

LANGUE ET CULTURE REGIONALES

CAHIER N° 14

lire
**Claude
VIGÉE**

Cahier réalisé par
Adrien FINCK
Professeur à l'Université
des Sciences Humaines de Strasbourg

CRDP STRASBOURG



SCÉRÉN

CNDP-CRDP
académie de Strasbourg

LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°14

Lire

CLAUDE VIGÉE

Cahier réalisé par
Adrien FINCK
Professeur à l'Université des Sciences Humaines
de Strasbourg

3^e ÉDITION
réédition numérique en ligne, 2012



Cet ouvrage, édité par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'académie de Strasbourg, à la demande de la Mission Académique aux Enseignements Régionaux et Internationaux de l'académie de Strasbourg, a bénéficié du concours financier des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et du Conseil Régional d'Alsace.

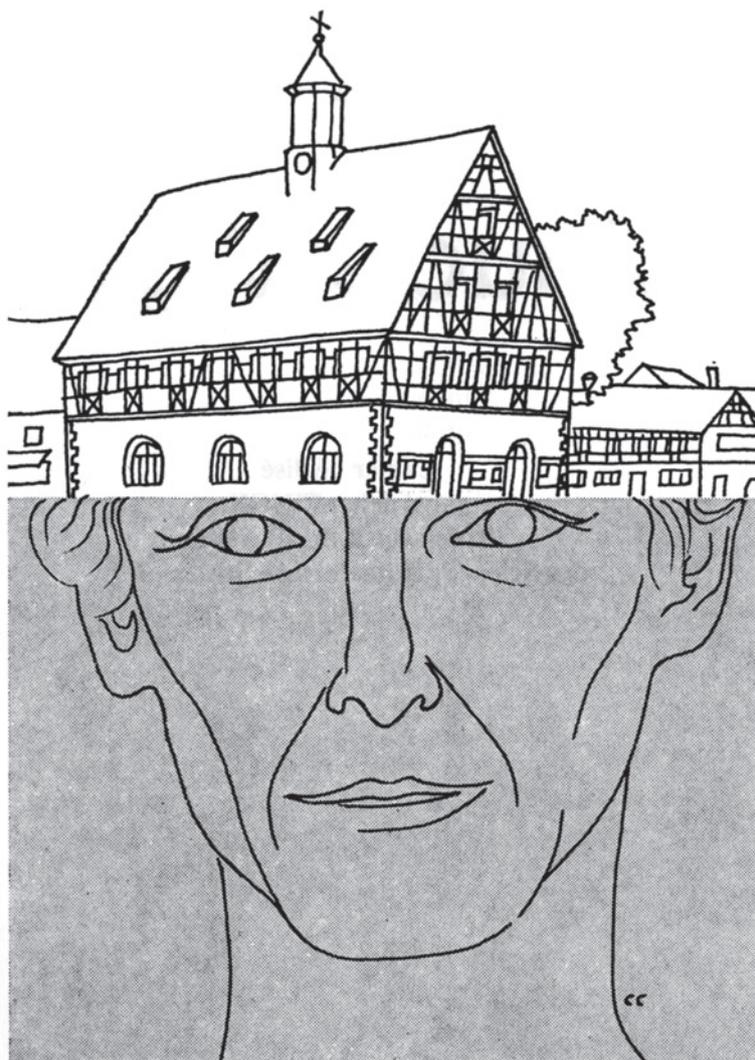


Directeur de publication : Yves SCHNEIDER
Coordination éditoriale : Jacques SPEYSER
Infographies, mise en pages et adaptation numérique : Agnès GOESEL

© CENTRE RÉGIONAL DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG
ISSN : 0763-8604
ISBN : 978-2-86636-423-6
(ISBN : 2-86636-167-9, 1990)
Dépôt légal : décembre 2012

« *Je suis un Juif alsacien, donc doublement Juif
et doublement Alsacien.* »

Claude Vigée



Portrait de Claude Vigée par Camille Claus dans *Du bec à l'oreille*,
Éditions de la Nuée-Bleue, Strasbourg 1977.

INTRODUCTION

Claude Vigée, né Claude Strauss à Bischwiller (Bas-Rhin) le 3 janvier 1921, est issu d'une famille juive établie en Alsace depuis plus de trois siècles. Sa première langue fut le dialecte alsacien de son lieu natal. Le judéo-alsacien, dans sa famille qui appartenait à la petite bourgeoisie déjà très assimilée, était quasiment oublié, renié, mais grâce à son grand-père maternel de Seebach, l'enfant apprit encore cet ancien idiome de nos communautés hébraïques, à peu près complètement perdu aujourd'hui. Quant au français, il n'était qu'une patriotique et occasionnelle « langue du dimanche ». Il allait être la langue de l'école.

Si l'expérience première du français fut pour l'enfant celle d'un « ravisement » (chansons apprises à la « salle d'asile », langue-musique dont il ne comprenait pas le sens), elle ne tardait pas à être marquée brutalement par la « contrainte scolaire ». Désormais, « e Hààs » était un lapin : découverte d'un monde nouveau et incertitude première sur l'adéquation du langage et des choses. Qu'est-ce que le « vrai nom » ? Tel fut le traumatisme initial, caractéristique de l'enfance alsacienne. Précisons : ce n'est pas le **bilinguisme** que le poète met ici en cause, c'est l'interdit jeté sur l'une des langues, sur la langue première, méprisée, rejetée, frappée d'inanité ; c'est le mutisme alsacien, l'**alinguisme**. L'histoire du poète sera celle d'une difficile « conquête de la parole ».

Études au collège de Bischwiller et au Lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg. Premiers essais poétiques. Mais le malheur de l'histoire intervient : 1939, la guerre, puis l'invasion nazie, l'exode, la perte de la patrie.

Le « Statut des Israélites », publié en octobre 1940 par le régime de Vichy, le frappe douloureusement, marque une césure profonde et suscite chez le poète l'affirmation de l'identité juive. Réfugié dans le Sud-Ouest, l'étudiant en médecine participe à l'organisation de la résistance juive (« Armée juive ») à Toulouse. C'est alors qu'il prend le nom de **Vigée** : variation phonique (avec une inflexion douce et féminine) sur **Vie j'ai**, transposition de la formule biblique « Haÿ Ani » (Isaïe, XLIX, 18), affirmation des forces sacrées de la Vie en ces temps mortifères. Puis traqué par la milice de Vichy, il peut se réfugier aux États-Unis ; ce seront les années d'**exil**, l'apprentissage et l'usage de l'anglais, langue de l'exil. Quarante-trois membres de sa famille, livrés aux Nazis, trouvent la mort dans les camps de concentration. À leur mémoire, il dédie son livre de l'exil, *La Lune d'hiver*, et il pourra remettre une phrase de ce livre, des années plus tard, en exergue au poème *Schwàrzi sengessle* : « Survivant, j'apporte ici le témoignage de notre jeunesse brisée ; rescapé, je dis le destin d'une génération vouée tout entière au désastre. »

Il survit. Il fait son doctorat en lettres, enseigne la littérature française et comparée à l'Ohio State University, à Wellesley College, puis à l'Université Brandeis, près de Boston, dont il dirige le département de français jusqu'en 1959. C'est aux États-Unis qu'il se marie (avec sa cousine alsacienne Évelyne), que naissent et grandissent ses deux enfants. Mais il ne pourra y prendre racine. Ni dans ce pays, ni dans cette langue.

Enfin, le **retour**: le chemin de l'autre patrie, nouvelle et plus ancienne, Israël, où il est nommé en 1960 professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, où il vit depuis, non sans revenir fidèlement tous les ans dans son Alsace natale et non sans rester **un poète d'Alsace**. L'hébreu, langue d'Israël, il doit l'apprendre sur le tard, mais entre l'hébreu et l'alsacien, il éprouve la mystérieuse correspondance de l'« original ». Ainsi sa vie se tend comme l'arc entre sa double origine réconciliée, « entre la Basse-Alsace et la Haute-Judée ».

Claude Vigée est aujourd'hui « poète en son pays », il fait partie des écrivains français les plus marquants (poètes du sens retrouvé ou recréé), la liste de ses publications est impressionnante: poèmes, récits, journaux intimes, entretiens... Pas de fiction. « Au lieu d'un **roman** théâtral et fabriqué, j'écrirai ici mon **judan** – la parole qui surgit intacte et nue de mon présent sur cette terre. » Cette citation de *La Lune d'hiver*, qui sert d'épigraphe au « judan » (« récit, essai, journal ») de *Délivrance du souffle*, concerne l'œuvre entière. Ses livres sont des « livres de vie », où poésie et prose se répondent; ce sont toujours et avant tout des **témoignages**.

Voici leur **témoignage alsacien**.

L'homme du « judan » nous enseigne la fidélité aux origines individuelles et collectives. Les poètes le savent: nos origines se situent tout d'abord dans la langue. Sur les routes de l'exode (juin 1940) où l'ont jeté le national-socialisme allemand, le racisme délirant, Claude Vigée écrit *Heimweh ém Kréij*, poème où le « mal du pays » s'exprime de façon naïve et touchante. Dans l'exil américain, les vocables du dialecte accompagnent le souffle de l'enfant (*Abbril in Amerika*), la musique d'une vieille rime fait remonter le souvenir du « Ried », paysage des « origines », et compose *E Liedel ém Ried*; puis viennent les poèmes majeurs, *E Bérik ém Dànnewàld* et *Fér e Herbschtlieb*, qui fournissent la preuve des possibilités d'un « grand lyrisme » en dialecte, et l'admirable *E Velodür durich's Heiliche Lând*, l'une de nos rares œuvres dialectales en prose. Ajoutons, sentimentales et humoristiques, voire saugrenues, les proses fictivement épistolaires en judéo-alsacien, exercices de Mémoire (*A Peissach Brief*). Au cours de années **80**, la fidélité au dialecte aboutit à deux vastes poèmes épiques et lyriques, les deux plus « grands » poèmes de notre littérature dialectale moderne (par leur dimension, leur densité, leur drame): *Schwàrzi sengessle flàckere ém wénd* (*Les Orties noires flambent dans le vent*) et *Wènderôwefir* (*Le Feu d'une nuit d'hiver*).

À travers le dialecte, Claude Vigée ressent aussi le lien avec l'allemand, le **Hochdeutsch**, qui ne saurait être entièrement une langue étrangère, malgré le malheur de l'histoire et même si le poète n'a guère pu développer harmonieusement toutes ses possibilités bilingues. Les poèmes d'enfance et d'adolescence en Alsace comportent quelques vers allemands, comme ceux de *Der Schlaf des Ikarus* (ils font partie d'un cycle thématique qui aboutit au *Sommeil d'Icare*, recueil français de la

première maturité), et un poème en allemand se trouve dans le recueil *La Corne du Grand Pardon*, publié en 1954, *Winterweiden*: jeu d'associations sonores, mélancoliques, proches du poète allemand Rainer Maria Rilke. Parfois surgissent des vers ou des vocables allemands dans les poèmes français (*Terre sans hommes, Dans le défilé*), l'exemple le plus significatif étant celui du poème *Soufflenheim* paru en 1983 dans *Pâque de la Parole*, avec la formule clé: «Heimat des Hauches». Enfin, Claude Vigée est aussi le traducteur de Rilke et des poèmes allemands du recueil *Traumkraut* d'Yvan Goll, poète-frère, judéo-alsacien et bilingue.

En même temps, l'écrivain critique n'a cessé de réfléchir à son rapport avec la langue natale, à la nature du parler alsacien et plus généralement à la situation alsacienne. Le Juif alsacien n'a-t-il pas connu – avec l'héritage millénaire des ghettos et des pogromes – toute la tension contraire des forces de l'**assimilation** et de l'**identité**? Significativement, il rapproche la perte de l'alsacien, idiome ancestral, de la disparition du judéo-alsacien dans les familles juives qui, dès lors, étaient «dépossédées de la langue véhiculaire ancestrale authentique», «mutilées dans l'ordre de la parole»... Le poète n'a-t-il pas doublement vécu le «problème alsacien»? **«Je suis un Juif alsacien, donc doublement Juif et doublement Alsacien»...**

Une première approche du problème linguistique se trouve dans l'essai *Les Avantages du pire* qui remonte à la fin des années 50 et fut inséré dans *La Lune d'hiver*. D'emblée, le dialecte y apparaît en une sorte de mythe romantique de la langue originelle: comme un «langage archaïque de l'an mil», un de ces «reliquats d'une existence proche du sol natal», une langue qui permet de «toucher les choses», où il n'y aurait pas encore l'arbitraire du signe. Une lecture critique de ces formules suscite des questions: cette immédiateté n'est-elle pas le propre de toute langue maternelle authentique, de la langue de l'enfance, par laquelle nous faisons l'expérience première du monde? Et d'autre part, n'est-ce pas trop archaïser le dialecte? Comme toute langue, le dialecte est un système de signe; en tant que parler vivant, il doit évoluer et s'adapter. Ce que le poète décrit dans ce texte, c'est la langue de l'enfance, une langue des «origines», qui fait partie de la mythologie personnelle du poète. Mais en même temps, l'expérience initiale fut celle d'un «manque», et Claude Vigée l'attribuait alors à la **nature** du dialecte qui apparaissait négativement en tant que «langue maternelle fruste». Il est même question d'«inepte pré-langage natal». Cette première conception, ambivalente, d'un dialecte à la fois **mythisé** et **dévalorisé**, révèle un conflit intérieur, un tabou intériorisé. Plus tard (dès le recueil *Le Parfum et la cendre*, publié en 1984), l'écrivain se rend compte que le «manque» n'était pas lié à la nature du dialecte, mais qu'il provenait d'un **interdit**, d'un mal «qu'on nous a fait». Et c'est l'école surtout qui est rendue responsable: par son mépris du parler natal, le tabou qui pesait sur le dialecte. Un titre, amèrement ironique, résume ce témoignage: **Les enfants n'ont qu'à se taire ou les bienfaits de l'école en Alsace**. On comprend aussi que, dans l'essai sur «les avantages du pire», Claude Vigée nous a mené au cœur du «problème alsacien», qu'il a pour ainsi dire formulé son propre «complexe alsacien», en intériorisant tout le dénigrement officiel du dialecte, et, simultanément, en l'élevant à la dignité mythique d'une «langue originelle». Complexe d'infériorité et surcompensation! On pourra réfléchir à cette «psychanalyse de l'Alsace»...

À vrai dire, la langue de la **poésie** de Claude Vigée opposait d'avance un démenti flagrant à toute prose sur l'insuffisance première du dialecte: dans cette poésie en dialecte, celui-ci n'était aucunement un « pré-langage », mais un langage poétique adulte, dans toute sa richesse d'expression, réaliste et lyrique. Certes, le poète n'a jamais manqué d'en faire une transposition française, mais qui n'a finalement d'autre raison d'être que d'élargir le champ de communication. Le français est la langue nationale imposée par l'histoire moderne. L'Alsacien doit maîtriser cette langue, mais cette maîtrise n'exige en aucun cas le sacrifice du dialecte, bien au contraire! Le poète conscient le savait d'emblée; il s'agissait pour lui d'unir, « pardessus l'abîme », le français, « langue de relation », et « le parler substantiel du terroir alsacien ». Telle est en somme la condition même de la vérité alsacienne d'aujourd'hui. Cette alliance poétique suppose un bilinguisme enraciné.

L'œuvre de Claude Vigée en est une **défense et illustration** au plus haut niveau, en dépit des pires difficultés, de toutes les violences de l'histoire.



Le Recteur de l'Université de Bâle remet à Claude Vigée le Prix Jakob Burckhardt, 1977.

Choix de textes



Bischwiller autour de 1930 et la maison natale de Claude Vigée.

UNE ENFANCE EN ALSACE

1. **Wie mr de Schnàwwel gewàchse n'ésch**

J'ai été élevé dans un petit monde semi-rural, où le dialecte alsacien, branche dérivée du tronc alémanique, régnait encore dans presque toutes les couches de la société locale, paysannat, prolétariat et classes moyennes incluses. C'est pourquoi j'ai éprouvé de tout temps une vive affection pour mon idiome natal, en dépit de l'ostracisme auquel il était déjà soumis dans les années vingt et trente, de la part des milieux dirigeants, des administrations et des écoles en particulier.

Mon père, surtout, parlait le dialecte de Bischwiller à la perfection. Le **Lààde** (magasin) de tissus de mes grands-parents devait servir depuis cinquante ans de boîte de résonance publique, où se cultivait l'alsacien le plus pur et le plus riche du canton ! C'était, à sa façon, l'« Académie française de l'**Elsasser-ditsch** », qui y tenait ses séances quotidiennes de huit heures du matin à six heures du soir. Le goût du dialecte bien parlé, articulé à voix haute et claire, m'a été transmis dans l'atmosphère chaleureuse et bavarde du **Lààde** ancestral, dès mon plus jeune âge. Il a résonné aussi entre les murs de la maison natale, au numéro 7 de la **Làng Gàss**, alias « rue du Général Rampont »... J'ai hérité de mon père une affection pleine de complicité pour les expressions populaires les plus épicées : elles sont si savoureuses, permettent l'articulation de la vérité sans fard, ces formules cinglantes, fort éloignées des **Schneckedânz** à la parisienne.

C'est pourquoi la découverte des poésies alémaniques de Hebel au collège classique de Bischwiller, vers douze-treize ans, au fil des leçons de littérature allemande que nous dispensait le bon professeur Schmaltz, a été pour moi une source de plaisir vite familière et – autant l'avouer aujourd'hui, un demi-siècle plus tard – une cause d'émulation secrète... « Pourquoi, me disais-je silencieusement, ne chanterais-je pas un jour, moi aussi, **wie mr de Schnàwwel gewàchse n'ésch** ? »

La Faille du regard, Flammarion, Paris, 1987.

2. **E lapin ésch e Hààs**

Notre institutrice, Mme Zimmermann, nous a annoncé, en dialecte, que maintenant nous allions enfin apprendre le français. On a ouvert le livre illustré où courait un joli lapin, et elle nous dit : « E lapin ésch e Hààs ». C'est ainsi que j'ai appris officiellement mon premier mot de français à l'école primaire, avec une trentaine de condisciples ébahis.

Bischwiller était situé pratiquement dans une garenne. Derrière le cimetière chrétien s'étendait une belle forêt de pins où nous allions jouer tous les jeudis matin. Une foule de lapins couraient autour de la ville, dans le Ried très sablonneux. Voilà qu'on nous apprenait que le vrai nom du « Hààs », c'était « lapin »... Tout cela ne me semblait pas clair. Qu'est-ce que le « vrai nom » ? Y a-t-il un « vrai nom » ?... Depuis toujours nous savions le nom de cet animal-là, qu'on voyait courir dans les champs... Voilà qu'il avait deux noms – donc aucun qui fût véridique, et qu'à son propos un doute surgissait sur tous les noms de personnes et des choses...

Je me sentais déjà **infirmé-né de la parole**...



Claude Vigée à 12 ans

L'univers si proche de ma naissance, le jardin de ma grand-mère Coralie, les jouets, les meubles, la maison, les premiers contacts humains avec les parents, avec les promeneuses d'enfants, les voisins, les garçons et les filles, Willy notre commis, Emma la bonne à tout faire, le magasin de tissus ou « Lààde » que mon père avait hérité de son père, toutes ces notions fondamentales revues à travers l'expérience scolaire devenaient douteuses. Allaient-elles également tomber sous le coup de l'interdit? Bégayant dans l'âme, nous sentions le danger psychologique, pour nos jeunes cerveaux, de cette hésitation devant la réalité des êtres et des paroles, qui les trahissent ou les effacent. L'aphasie mentale menaçante faisait de nous des agnostiques complets dès la petite enfance !

(...) Je crois que la plupart d'entre nous furent confrontés simultanément à une langue natale dévaluée, méprisée, sur laquelle était jeté un soupçon très grave, et à la langue irréaliste de l'école : cette dernière avait aussi, chez moi, une signification double, car elle représentait non seulement une contrainte, mais l'entrée forcée dans un univers étrange, aliénant, qu'on ne connaissait que pour oui-dire et de si loin ! La France, c'était l'ailleurs !

Le Parfum et la Cendre, Grasset, Paris, 1984.

3. Dépossédés de la langue ancestrale...

Mes grands-parents paternels parlaient le dialecte alsacien pur – celui que j'ai appris à Bischwiller, par le truchement de mon père. Mais leurs grands-parents, qui sortaient de la rue des Juifs de Gundershoffen, sous Louis XVI, au moment de la Révolution, et allaient à Haguenau, ceux-là parlaient entre eux un judée-alsacien très différent de l'alsacien classique, dont la phonétique, ainsi que le lexique, étaient autres.

Cette langue réservée à mes aïeux en Alsace contenait de nombreux mots-clef d'origine hébraïque. Je suis sûr qu'elle leur permettait d'exprimer spontanément tout ce qu'ils avaient à se dire. Elle véhiculait non seulement les données du commerce ou de la cuisine juive, mais celles des rapports intimes, de la fête, de la tristesse, ainsi que les éléments de la moquerie la plus féroce. C'était leur langue véhiculaire depuis le Moyen Âge. Mais elle était devenue par la suite, après la Révolution, un jargon dont on avait honte, une langue enterrée vive.

Mes grands-parents paternels, depuis longtemps embourgeoisés, n'auraient jamais accepté de parler librement le judée-alsacien entre eux, et bien moins encore devant les autres. Ils en connaissaient des bribes, mais celles-ci n'étaient ressorties de la crypte funéraire que dans des circonstances où l'on ne pouvait pas se contrôler, les grandes joies, les grandes peurs, les fous rires, les événements extraordinaires. Elles servaient à dire les choses les plus tendres... ou les plus scabreuses ! Mais ils n'étaient plus capables d'en user pour soutenir une conversation. Ils exprimaient à travers ces débris du parler ancestral les choses du cœur les plus profondes, en même temps que les plus gênantes ou les plus triviales du monde, mais ils les retrou-

vaient fragmentairement, et par à-coups seulement. Ils étaient donc déjà mutilés, affectivement, dans l'ordre de la parole; bâillonnés dans leur vécu quotidien, à la fois le plus intime et le plus banal.

En revanche, mon grand-père maternel, Léopold, qui venait droit de la campagne, a continué à parler le judéo-alsacien jusqu'à sa mort en 1937. Faute de maîtriser l'allemand classique, ou le français, il s'en était servi toute sa vie, avec les siens, dans son village natal de Seebach, près de Wissembourg. Quand il est arrivé à Bischwiller à soixante ans, vers 1905, il a forcément continué à s'exprimer dans son patois juif de toujours. De lui seul j'ai appris, par osmose, entre cinq et seize ans, le dialecte judéo-alsacien vivant et complet, que mes grands-parents paternels, eux, ne maniaient plus depuis cinquante ans, et mes parents bien moins encore.

Vous voyez qu'à ce niveau même, j'ai été préservé de la mutilation qui a frappé mes parents dépossédés de la langue véhiculaire ancestrale authentique. Pour manifester des nuances de pensée et de sentiments autrement inexprimables, je me sers encore parfois de tournures de phrases entières de ce dialecte, à peu près complètement perdu aujourd'hui, avec l'exode de nos Juifs hors des campagnes.

Je me demande si les jeunes Alsaciens quasi francophones, de l'Alsace actuelle, ne subissent pas, à la façon de mes parents, les conséquences psychiques de la faille que j'ai décrite tout à l'heure. Leur français est au mieux un français pasteurisé, correct, mais tout à fait standard. C'est le français de l'école, de la télévision, des journaux, du supermarché à libre service, des « bulles » de mots stéréotypés encombrant les bandes de dessins dits animés. Ce langage est acquis comme un vernis qui colle à l'ongle et ne craque que rarement à l'œil nu.

Mais que se passe-t-il quand il est question des choses du ventre, de la peur, de la nostalgie, de la colère, en un mot: de l'imprononçable; dès qu'on touche à l'alpha et à l'oméga indicibles, aux limites cruciales de l'expérience humaine ?

Le Parfum et la Cendre, Grasset, Paris, 1984.

4. Les avantages du pire

Patois et dialectes, reliquats d'une existence proche du sol natal, sont de bonnes *écoles de silence*. On y fait, mieux qu'en Sorbonne ou dans les cocktails des grands éditeurs parisiens, l'expérience originelle de l'être-au-monde humain. Cette réalité première affleure, avec une peine et une lourdeur qui sont l'indice de l'authenticité, dans notre dialecte fruste, pauvrement articulé, au vocabulaire réduit à l'essentiel (c'est-à-dire à l'immédiat quotidien), inapte à la formulation de toute notion abstraite. Langage de la présence: à peine un langage en somme... Dans la période où se forme l'esprit, nous sommes affligés là d'une sorte de pré-langage, enfantin par nature, qui conserve à travers la désignation naïve du visible, un reste de leur dignité première aux choses d'ici-bas. L'usage de ce dialecte dans nos jeunes années nous marque au sceau de l'inachevé, de l'informe, qui est aussi celui de l'origine vitale et du devenir indéterminé, béants sur l'avenir. Don ambigu, qui nous entrave ou nous mutilé dans l'ordre de la manifestation formelle, autant qu'il nous comble dans la sphère de la réalité ontologique, en nous initiant au réel concret et sensible.

(...) Vue dans cette perspective inhabituelle, la situation du poète alsacien d'expression française, si difficile à tant d'égards – ce serait aveuglement ou mauvaise foi de le nier – comporte peut-être de grands avantages intérieurs. Son manque total de moyens à l'origine, sa longue paralysie expressive due à la carence des

éléments fondamentaux du langage, la lutte qu'il doit soutenir au départ contre le mutisme dans l'ordre de l'art, ces douteuses richesses négatives peuvent, s'il ose en saisir le sens spirituel, dur mais purifiant, lui servir un jour de garantie, de vérité humaine et poétique. Il sera moins tenté de se payer de mots, car il les aura gagnés chèrement sur un exil linguistique complet – le dialecte étant, plutôt qu'une autre langue, l'absence de toute langue adulte capable d'exprimer la condition humaine – en renversant des obstacles à première vue insurmontables. Un mot qui est d'abord vécu en creux, comme une souffrance et un combat acharné, ne sera pas galvaudé à la façon d'un héritage gratuit. Le langage nouveau, ainsi conquis sur le silence, comptera, au lieu de conter seulement.

(...) Par un apparent paradoxe, le succès de cette tentative originale dépend de la conservation du dialecte en nous-mêmes. Il nous faut à tout prix garder la maîtrise de ce prélangage, étouffant pour qui s'y limite, providentiel si l'on en tire force et subsistance pour de plus hautes métamorphoses. Il est notre instrument original de plongée dans l'être et constitue, de ce seul fait, un héritage irremplaçable. En même temps, nous ferons bien de briser ses bornes étroites, de transposer les ressources qu'il nous procure dans la sphère d'un langage adulte et suffisamment articulé pour dire le tout de l'expérience humaine. Léopold, mon aïeul maternel, faisait de la liqueur de noix dans son cellier d'Oberseebach. Pour fabriquer un litre de « Nusseschnaps » il faut de l'eau-de-vie et quelques noix fraîches, qui descendent dans le flacon habillées de leur brou à la coloration sombre, au goût âpre, riche et profond. L'alcool filtre lentement à travers écailles et coquilles, en se chargeant de leurs substances. De cette osmose naîtra l'exquise liqueur... L'alcool: la langue française, limpide, pénétrante, analytique. La noix opaque gaulée sur l'arbre, fruit de la terre nourricière, y macère dans son brou, cette espèce de boue brunâtre. Dans l'alchimie du « Nusse-schnaps » la noix reste intacte: mais l'alcool, lui, est changé. Le poète alsacien doit effectuer en soi-même une macération d'ordre linguistique. Alors seulement il sera dans la vérité.

La lune d'hiver, Flammarion, Paris, 1970.

5. E Velodür durich 's Heiliche Land

Én denne nätte Bischwiller Wäldele, do bén i oft Schüelschwänze gange, éwe-rhaupt uf'm Hasesprung hénterm Kérichhoft, wo d'Häsle réwer un néwer hüpse un éhri gröji Ohre spétze zwésche de Sandhiffe un de morsche Dannewurzle. Do hawi min Velo gäjene Bâmstamm gschmésse, én de Mëtte vun de gälrote Hecke, un bén ass grad stehn gebléwe unter de Äscht vun de Bérike odder vun de Eiche, én mim Bellerin mét'm blöje Gabüscho yngewéckelt, mëtte ém Râje un ém Nâwel, wo sich éwer's Riedland härschlicht, vum noode Rhyn dort hénterm Schélf.

Gelüschtert hawi ufs Rüschele vun de Drepfle, wie se zwésche de brüne Bletter rolle, un hab gespiert, wie se langsam uf mi züekumme, én dèm herwe Morjewénd, wo si émmer um aine rum wéndt un drâjt, un aim durich d'Ärmel un de Hosseschlé-tz dief in de Kerper nynschlupft.

Ém Novämber éschs gsén, wänn 's aari kalt un ficht ésch ém Elsass, un dr dunkel Wénterdrâm d'Wälder durich d'Rénd bis züe de nasse Wurzle durichsickert.

Ganz im Ghaime het'r sini Arwet gemacht, nur's AnnepOatsche vum Râje het sini grossi Stéle gebroche. Rühich un geduldi ésch'r uf d'krumme Ascht gfallé. Ains noochem andre het'r éhri dénni halwer verroschti Bletter verfätzt, wo schun ans

Verfülle gewöhnt sèn gsén un éhr Teschtamäntel längscht gschriwe hän ghet mét dr Fädde us'm dunkelrote Déndefass.

Déss myselstélle Riesle uhni Aanfang un uhni Änd hä'mr bi uns dhaim de Landrâje gheisse. Wuchelang he'r als gedürt, un 's het éwer de Wèjer un de Wydebaim vum Ried am Rhywald entlang, némmi zem Ufheere, ainfach wittersch gebatscht.

Dèr lysli Râje hetmich klainer Büe so liebli umgän, ass wänn aine jémes Noodverwandts umarmt. Ze elf Johr hawi gewaldi 's versteckelte Läwe vum Herbstwald um mich erum un au én mér gfièhlt. Ich hab gsähn wie sich 's gröje Liècht dort drowe ze kurzi, issichi Dräne zammeballt: un bletzli flamme se uf wie Krischtallschloose un stérze gradus rab én de rotbrüne Sandbodde.

Mét dem ganze Wald hawi mi ains gfièhlt. Wänn 's au gschétt het wie mét Kéwel, unter de Spränzkann vum Hémmel bèn i gléckli do gstande, dropfenass durich d'Kleider bis uf d'Knoche. Do hets als derno dhaim ebs gän: *«Jà wu kummsch dänn dü här? Mr kennt dich grand üsrénge, vun de Schüehsohle bis züe de Hoor!»*

Au an de Schüelowede, nooch dr Etüd am sechs, bèn i ais mét mim Fahrrädel duri's büschbere Land gsüst, wo i vun jehär min wérikliches Kénneich gfunde hab.

's halwe Modergebiet ésch bi Allerheilige un ter Hoochwasser gstande; alli Dräckwäj hän minsechs wie e Schlammbaad üsgsähn. Dr schwär rosserote Lähmbodde het mr, us de Lache erüs, direkt bis éns Gsicht nyngsprétt. 's Wasser het sich ais éweraimol wie e Meerwäll éwer mér nüs gewelbt. Dann éschs mr zwésche de batschnasse Hoor un minem stiffe, rüche Bellerindüech isskalt bis éns nackische Gnéck rab gekullert, dass aim d'Gänshüt uf de Zähne Poschte gstande ésch.

Uf'm Waldpfädele hän d'fréschgewäschene Wackelstain de runde Buckel gemacht, wänn sich de Lièchtkreis vun dr Velolamp, wie durich e langi Reih schwarzi Häxespeejel, vun ainere Lach züe dr andere bewéjt het. 's Zackerädel vum Dynamo het als wittersch am Vorderraad gschnurrt un gebrüst. Ken ainzichs Stéckele Läwe ésch do hüsse meh éwri gebluwe, én dr Métte vum Näwel un vum Düscher.

Nur noch e Hund het vun Zit ze Zit irjetwo wittwägg unrühich rüsgebellt, unter de schwäre Näwelschichte, wo d'ganz Rhyngeejet, daub un stumm, wie lahmgeleüt hän, 's ésch als unverhofft en altes Bürehus müederseelichellain én de Matte vor mér ufgfahre, dass mr's e béssel gegrüst het, wänn's ganz hooch un wiss un gottverlon mét sim kohleschwarze Balikewärik mér do én dère Fénschtemis ém Schin vun minere Velolamp drgeje geblénzelt het. D'Glüet vun ere halwer verloscheni Fänschterschyb het dort drowe am Dachrand en Awebléck schääl rab geglunzt un ésch schnäll wédde üsgange.

Uf dère lääre wiue Wält géts nur noch e Réng vun kahli Wälder, wo sich dicht um mich rum reihe; un 's Gras uf beidi Sitte vum Wäjele rüscht unter de Fénger vum Râje. Sie klepfe gemietli ém Dunkle wittersch, uhni jemols deby mied ze wäre.

Üs den ne Velofahrte im Râje, durich de Grieser un de Märiedaaler Wald hawi speeter alli mini Gedichtle erüsgféscht. Kopf un Buckel éwer d'Länkstang gebeejt, hawi mét beidi Schänkel uf minem Vorkreejsrädel durich d'Râjenaacht druflos geträtte. So bèn i vorwärts gerast vun minem gebértiche Jerusalem ém Elsass bis züe dem hällere, nejere Jerusalem ém Gelobte Land, wu sich 's Bärijeliecht vun Jüdea én Eewichkeit züenere Stainkroon, hooch drowe ém Morjerot wie dunkels Gold verklärt.

Schun sechs Johr lang sieh i jede Dâ uf'm Bäre Zion d'Sunn am Doode Meer uf gehn. Mini Kénder griesse éhri Pracht uf Hébréisch, uhni dass se si ch ufs geréngscht dréwer wundere dät. Beidi Knäckes laufe is nooch zwésche de Sanddüne vun Ash-

kelon; sie verdrywe d'Géftschlang én de wélde Rábsteckle am Rand vum schümische Meer, odder verjâwe de klaine Friejohrsfuchs, wänn'r én de Métte vun de wisse Lorbeerhecke sin rotgääl Schwänzel stellt.

Alles Lâwe un Drywe ésch e Wallfahrt züem unbekante Ort vum Aanfang, alles Dichte e langi Velodür durich 's Heiliche Land, bis züe dèm Ürsprung wo's nirjeds gét. 's Liècht, wie hit morje éwer Jerusalem vurn Hémmel nab streemt, ésch grad so nood un so unfassbar ass wie de Landrâje ém Elsass, zällemols ém Ried, am Änd vum Herbscht, wâhred de Kénderjohre.

I hab noch niemols mini Haimet verlon. Niemols kumm i je bis anne.

Du bec à l'oreille, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.

6. Le Buisson Ardent

Dès que je fus assez âgé pour bien me conduire en société, nos voisins m'invitèrent régulièrement aux célébrations de Noël. Le fait que j'étais un petit juif ne les gênait guère, faut-il penser. Pour eux Noël était avant tout une fête de l'imagination et du cœur, l'occasion de faire régner dans la maison entourée de neige et de ténèbres cette clarté de la vie enfantine, cette féerie première où ils se retrouvaient tous grands et petits, et qui jouait un si grand rôle dans l'existence de cette merveilleuse famille. Je participai à leur joie, en acteur aussi bien qu'en témoin privilégié, car je fus initié aux secrets de la Noël comme un des enfants de la maison. Je dus à mes amis les heures les plus heureuses de mes premières années, celles qui furent pénétrées par le charme de la vie magique, tout entières livrées à la rêverie du paradis. Dans ces cérémonies envoûtantes se révélèrent à moi les mystères jumeaux de la nuit et de la lumière hivernales.

(...) La porte de la chambre interdite, qui se trouvait derrière notre dos, s'ouvrit d'un coup. Nous nous retournâmes en sursaut sur notre banc, battant des paupières, les yeux écarquillés, éblouis par le spectacle qui s'offrait à nos regards. Le sapin de Noël surgissait droit devant nous. Rutilant du feu de cent lumières, il nous envoyait l'éclat de ses fruits d'or, de ses boules de verre couleur de pourpre brillamment illuminées de l'intérieur, de ses branches d'un vert sombre courues de cheveux d'anges, qui sentaient bon la cire fondante et la résine fraîche mordue par la flamme. Au pied de l'arbre incandescent s'entassait une montagne de cadeaux enveloppés de papier de soie et ornés de rubans aux nœuds immenses. Le sapin vosgien, levant ses sept bras d'archange, emplissait de ses ramures aux longues aiguilles d'émeraude la moitié de la chambrette, qui paraissait incendiée par cette splendeur d'outremonde. Le ciel étoilé lui-même était descendu ce soir sur la terre hivernale. Il scintillait de toute sa force, dans l'embrasement de l'arbre des montagnes au visage transfiguré de séraphin! Jamais je n'avais vu surgir devant mes yeux un être créé d'une telle beauté. Sur un signe de madame Bett'l, qui s'était jointe discrètement à nous, nous nous levâmes de nos sièges, sans trop oser nous approcher du brasier miraculeux. Alors la bonne fée du logis nous appela un à un et nous conduisit elle-même au pied du sapin de Noël. Entretemps, nos parents, les amis, tous les domestiques de la maison, étaient venus grossir les rangs des invités. Bientôt chacun eut les bras chargés de présents. Nous nous plaçâmes devant l'arbre, à côté de la crèche pleine de santons et d'animaux en bois polychrome, doucement éclairée de chandelles, pour entonner en chœur les hymnes traditionnels de la Nativité en Alsace. Nous, les enfants, nous chantions la plupart des strophes en français; mais nos aînés

reprenaient les airs anciens en allemand, comme ils avaient accoutumé de faire dans leur jeunesse. *Stille Nacht, heilige Nacht, O Tannenbaum*, alternaient avec *Sainte nuit, Mon beau sapin*, dans cette étrange liturgie de Noël des bords du Rhin. Rien n'est jamais simple chez nous, même pas les cantiques de toujours, repris sous le sapin par les générations réunies dans sa pure lumière. À la fin de la cérémonie, tous les paquets ouverts, les cadeaux admirés et montrés à la ronde, l'arbre flamboyant longuement contemplé en silence, lorsque le sommeil déjà commençait à peser sur nos paupières plissées par la veillée, nous avions le droit de venir souffler les chandelles. Nous les éteignons d'un coup, non sans nous être amusés en secret avec leurs mèches grésillantes – au risque de mettre le feu, vers minuit, à toute la maison. Mais la tentation était irrésistible ! La palpitation de la flamme vive, offerte à nos yeux curieux, à nos doigts avides de toucher l'élément merveilleux où s'épanouissaient chaleur et lumière mêlées, nous initiait à la vie divine des créatures terrestres. Nous existions pour un instant, qui se voulait sans fin, dans l'intimité du Buisson Ardent.

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.

7. Les quais de l'III

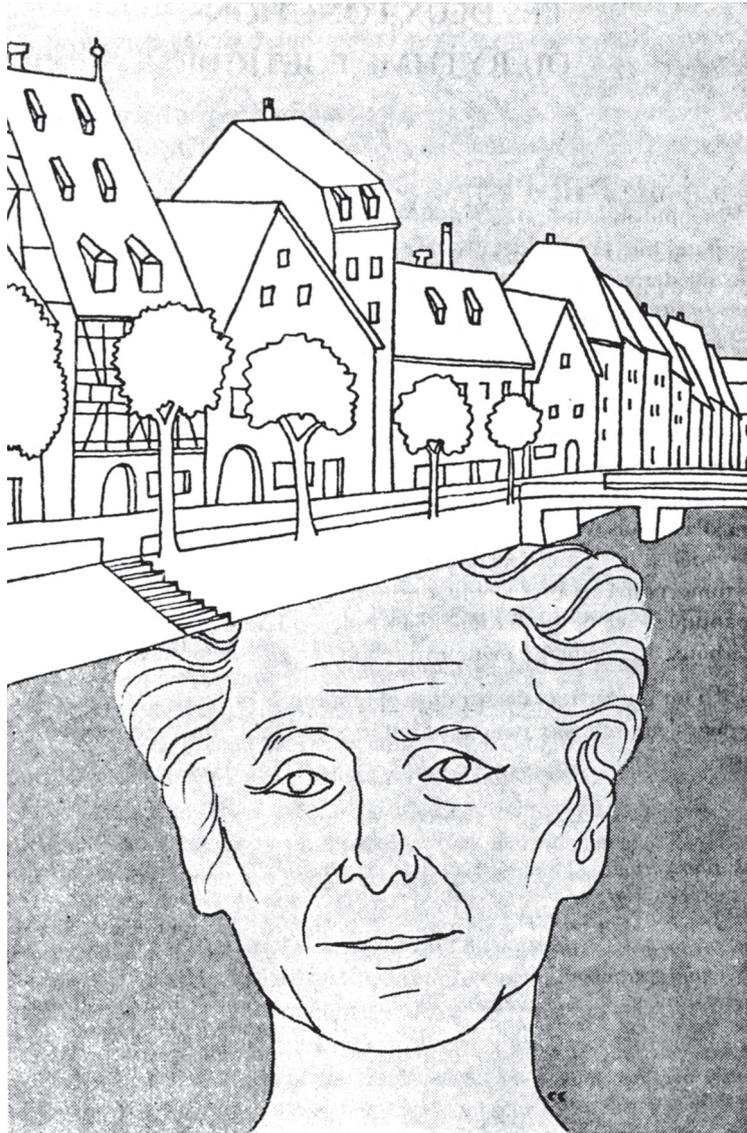
C'est au-delà des Ponts que je trouve un asile
Sur ce vieux banc de grès où je vais seul m'asseoir
Quand le soleil d'été sous les toits va déchoir
Et cerne de ses feux l'horizon de la ville.

L'eau coule doucement entre les vertes îles
Dont elle ceint les bords d'un mince feston noir ;
Les vitres des maisons scintillent dans le soir
Et les pignons moussus qui s'endorment en files

Ferment un œil de sang sous les ardoises grises
Où le jour fatigué lâche un essaim de brises
Parmi les hautes tours et les toits dentelés.

Tout au loin dans l'air bleu surplombant la rivière
Et les vergers, s'envole, oiseau dans la lumière,
La fauve cathédrale aux tympans ciselés.

Du bec à l'oreille, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.



Portrait de Claude Vigée par Camille Claus dans *Du bec à l'oreille*,
Éditions de la Nuée-Bleue, Strasbourg, 1977.

8. Heimweh ém Kréij

An dich denk i' wédder, lièb elsässer Länd
 Wu d'Kerschbaim ém Frihjohr de Raase verschneje
 Wenn d'Schterich ém Südwind iwer d'Obsgärde fleje
 Un s'Rüsche vum Wàldschtroom züem ewene Schtränd
 Uff üssgschdreckte FUittich durischs Himmelbloj drâwe:
 Hit haw i dr lüu min Elend ze klâwe.

Ans End vun dr Weld het d'Noot uns gezwunge,
 Mr sin ém e Wirwel verschtrickt un verschlunge –
 S'geht nièmets am Schilderhüss d'Grenzwach meh blöje,
 Un Këndheit un Jugend sind au glich verflöje.

Dü Droschtel én dem dirre Laub
 Gück unserm Miseer zü:
 Nix bliet uns éwrich als de Schtaub
 Vum Laufe an de Schüeh,

Nix henn mr' voor uns als d'leer Naacht
 Un hénder uns raast d'Menschejâcht
 Wie Blétz iwer Derfer un Schtätt.

Am Morje kummt's eim voor als hätt
 Dr Herrgott d'ganz Welt angezunde
 Un z'owes gedènge n'eim d'güede Schtunde.

Durischs Hellefîr vun Mord un Brand
 Kumm i' noch emol éns elsässer Länd
 Wu d'Kerschbaim ém Frihjohr iwer d'Räwe nüss blej –
 Ém Frihjohr wenn d'Schterich wédder heimzües fleje ?

Du bec à l'oreille, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.

9. « Le Statut des Israélites »

Le 19 octobre 1940, trois semaines après mon arrivée à Toulouse, comme j'allais à la faculté de médecine, je m'arrêtai, cloué de stupeur et d'émotion, sur le pavé de la place Dupuy. À côté de la fontaine qui orne le centre de la place, contre la paroi du kiosque aux journaux s'étalait en gros caractères, à la première page du *Paris-Soir* fraîchement paru, la manchette suivante : « Le Statut des Israélites ». Au-dessus du journal, une annonce judiciaire affichée là par hasard annonçait une vente aux enchères forcées pour cause de faillite. J'achetai le numéro et l'ouvris d'une main tremblante. La troisième page précisait plus honnêtement que l'en-tête : « Le Statut des Juifs a été publié au Journal officiel ». Je demeurai debout quelques minutes sur la place ensoleillée, en proie à une sorte d'étourdissement, le souffle coupé de rage et d'indignation impuissantes. Il me semblait que j'avais été frappé d'un coup en

plein cœur. Jamais je n'ai oublié, jamais je n'oublierai cet instant-là. Il a achevé de diviser ma vie en deux temps irréconciliables: celui de la confiance, celui du doute et de l'abandon. Les versants de mon existence déchirée ne se rejoindraient plus ici-bas. Soudain je connus de science immédiate et totale que rien, désormais, ne serait comme avant dans mes rapports avec le monde où j'étais né. Le ressort de la foi élémentaire, la croyance en l'équité et en l'humanité de la société qui m'avait formé étaient brisés. Il ne s'agissait pas là d'un décret de l'ennemi, mais d'un acte public des gens au pouvoir dans mon pays natal. La France de l'armistice mettait officiellement en œuvre une législation inique qu'elle couvrait de son nom. Nous, Juifs français, étions formellement déclarés hors-la-loi par le gouvernement légal de l'État français (ou de ce qui se donnait pour tel aux yeux des autres nations du globe), séparés du reste de la population, réduits à l'état de sous-hommes, d'animaux réservés à l'abattage aux mains des meurtriers auxquels on nous vendait bon marché, afin de les apaiser et de détourner sur nous leur fureur destructrice, méthodique et sélective. Juifs d'Alsace ou d'ailleurs, qu'importe? Des parias sans droits et sans défense au sein de leur propre pays, voilà ce que nous étions devenus en quelques mois, de juin à octobre 1940. Telle était la sentence d'exclusion et d'abandon à l'ennemi que cette manchette du journal flottant en plein vent me lançait au visage à la veille de mes vingt ans. Certes, entre nous des affinités pouvaient subsister, des rapports d'amitié se renouer un jour, la paix revenue... Mais la confiance innocente et inconditionnelle de ma jeunesse était perdue sans recours.

La Lune d'hiver, Flammarion, Paris, 1970.

10. « Désormais, Claude Vigée sera mon nom »...

Je suis né Claude Strauss, en 1921, à Bischwiller, dans le Bas-Rhin, d'où ma famille est originaire depuis de nombreuses générations. Le nom de Vigée, légalement ajouté à mon patronyme dès 1949, m'a d'abord servi lors de mon travail clandestin pour l'A.J. (« Armée Juive ») de Toulouse, de 1940 à fin 1942. C'est sous la signature de Claude Vigée que j'ai (illégalement) publié les premiers poèmes de *La Lutte avec l'Ange* dans la revue de la Résistance *Poésie 42* (n°2), éditée par Pierre Seghers à Villeneuve-lès-Avignon, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Vigée est la transposition phonique que j'ai effectuée en automne 1940, (au moment où j'ai commencé à œuvrer pour l'A.J. toulousaine), de l'expression biblique « 'Hay Ani » (« Vivant, Moi ! »), qui se trouve dans Jérémie (33, 34, 35), et surtout dans le prophète Isaïe, au chapitre 49, verset 18, selon l'original hébreu. Ce texte stupéfiant annonce la restauration imminente d'Israël détruit.

On peut imaginer mon bouleversement, quand je l'ai lu de près, pour la première fois, en ces mois tragiques, à la veille du génocide des Juifs d'Europe par les bourreaux nazis déjà victorieux :

« Une femme oublie-t-elle le nourrisson qu'elle allaite ?
N'a-t-elle pas pitié du fruit de sa matrice ?
Quand elle l'oublierait,
Moi, je ne t'oublierai pas
... 'Hay-Ani, vivant, moi ! dit YHWH. »

(v. 15-18).

Un peu plus loin le prophète écrit :

« Le Nom m'a donné une langue exercée »... (chap. 50, v. 4). Ces mots ne sont pas tombés dans l'oreille d'un sourd – à Toulouse en octobre 1940 – quand j'avais dix-neuf ans. Ainsi se décide une destinée, tout au fond du défilé, quand il ne reste d'autre issue qu'un impossible lendemain: « 'Hay-Ani » ! Comme mon aïeul Jacob sortant du gué du Yabbok vainqueur, mais blessé, après le combat avec l'ange, « Je boite, mais *vie j'ai* –, moi aussi ! » Désormais, Claude Vigée sera mon nom : celui d'un poète juif.

Une voix dans le défilé (Vivre à Jérusalem)
Nouvelle Cité, Paris, 1985.

11. West End

Décombres.
Flux d'asphalte.
Presqu'îles de béton.

La vie n'en finit pas dans ce pays d'exil.
Parmi les rues numérotées d'un quartier de hasard,
Planté de policiers aux poings d'écorce crue,
Les jours les mois les ans les têtes se flétrissent.
Sur le continent de ferraille des banlieues
Que ronge sans répit le vent des carrefours
S'éraillent les sifflets des trains de marchandises.

Les mouettes affamées piaillent dans la neige,
Les blocs de pierre grise affleurent sur la lande,
Et l'océan lamente au-delà des collines
Jusqu'aux noires forêts de taudis et d'usines.

L'asile de vieillards bée sur le cimetière,
Vers le sol fendillé des toits, des terrains vagues,
L'ennui, la sécheresse, et la pauvreté pleuvent.
Sur la route, encaissée entre murs et nuages,
L'oiseau s'est aboli dans la soumission.
Lac de gel, enterré sous des ailes de suie,
L'œil aveugle devient à lui-même étranger.
(...)

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.

12. « How much are you worth ? »

« How much are you worth ? » Pas grand-chose en vérité, donc inutile et coupable. L'immigrant en Amérique: un homme sans moyens, valant juste un peu moins que rien, bout de journal foulé aux pieds sur les trottoirs boueux, emporté de-ci de-là dans le vent d'hiver. L'humiliation surgit, involontaire et automatique, presque à chaque pas, à l'occasion de tout contact. Elle s'étale dans l'impuissance de comprendre, de se faire entendre, de parler librement, dans l'aphasie subie dès la première jeunesse. Chez Ysalis on commande de la soupe aux aiguilles à la place

d'un potage aux vermicelles. S'adapter, s'ajuster veut dire en vérité : s'aplatir dans le dénuement d'être, s'exténuer jusqu'à l'évanescence. Se taire, tel est le lot du pauvre et de l'étranger. S'adresser à un passant pour lui demander son chemin, manger son repas, devient une épreuve quotidiennement répétée. Quel employeur sensé engagerait-il un homme qui ne peut s'exprimer comme tout le monde ? Si on veut bien reconnaître son existence douteuse, il n'est bon qu'à exploiter, puis à mettre au rebut. Les carcasses des vieilles Ford rouillent dans les terrains vagues des banlieues, à côté des cimetières d'hommes, où les chiens en rut font l'amour, au printemps dès la première fonte des neiges, entre les tombes plates en faux basalte noir, étincelantes contre les cyprès dressés en fers de lance sur la colline funéraire, nue et râpée, qui domine la rivière gelée et l'asile des vieillards assistés. « Le voisinage de l'hospice et de la fosse commune est tellement *commode* », m'a confié avec un large sourire Mc. Sweetbread, notre croque-mort municipal. En contre-bas se défait une maison inachevée, précocement en ruines, murs gris de béton cru et de planches de pin pourrissantes. On ne cesse de déménager, d'emballer, de déballer, c'est l'activité principale des résidents. Tâches mécaniques journalièrement recommencées avec une obstination absurde. À jamais sans demeure, on n'est ni d'ici ni de là-bas.

La Lune d'hiver, Flammarion, Paris, 1970.

13. Terre sans hommes

(...)

Brouillard vert des forêts entre les houblonnières –
Vers cinq heures du soir, en sortant de l'école,
Dans la moiteur de juin les garçons et les filles
Au pied des châtaigniers vont cueillir les myrtilles :
Un essaim de frelons sous les sapins s'envole
Dans le surgissement muet de la lumière

Les enfants vont luger sur la colline blanche :
O Schneewald der Kindheit,
Darfst du noch schweigend singen ?
À force de silence, à force de distance,
Notre gorge s'étrangle et ne peut plus chanter.

Notre amour se détruit
Dans le si long voyage ;
La mémoire s'enfuit,
Nous restons sans langage.

En bonnets de fourrure et blousons d'écarlate,
Les garçons vont luger sur la pente en plein vent.
À plat sur leurs traîneaux ferrés de vif-argent,
Ils foncent vers la mer, les glissoires éclatent.

Les bouleaux contre l'air frottent leur dos de cendres ;
Aux épines du ciel arrachant leur crinière,
Ils courent dans l'espace, et ruent vers la lumière –
Une étoile a fleuri dans leurs plus hautes branches.

Les enfants ont péri
Sur la colline blanche.

14. Winterweiden

Hinter versteinertem Bach
Die starren Winterweiden.

Das Warten ohne Welt, das wir erleiden,
Ist das noch wirklich Leben?
Wollen wir lebend das Leben meiden?
O tote Welt der Freuden
Nach der wir trostlos streben...
Hier wird uns nicht einmal der Tod zum Scheiden.

Versteinerte Augen starr
Hinter den Winterscheiben.

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.

15. Abbrill in Amerika

'S Kend schlooft im Hiesele vun grien-wiss Fichteholz.
Uff sinere Fürschtang in dr Schwarzwaldühr
Blüet' d'Naacht-lang d'Sunn üss biss züem Morjerot.

'S Boston-Ziggel piffit schun durich d'Voorordschafte,
Im Berjepferich lejt e Heerd vun Bérike
Sini Oohre nidder under de Fungelschloosse.

'S Schniffele halwer offe, en Elleböje underem Gnigg,
Schlooft's Kénd un fillt 's ganz Hüß mit sinem Schnüüfe.
Manichmool gracht e Wand wenn d'Yipsschicht irjets brecht
Un dr Meerwind drowwe rumbelt bletzlich zwische de Balike.

Drüss schteht jetz d'Erd in Blüescht under de breide Schdeme.

Du bec à l'oreille, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.

16. E Liedel ém Ried

Dort unde
Bie Dalhunde
Do griènt e Wiidebaam:
Dort het min Herz sich gfunde
Wie üss'eme düschdre Draam.
Uff mini Schulter laisch din Kopf,
Un miner Fénger drillt sich
Wie d'Sunn um dine Zopf!

Du bec à l'oreille, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.

LE RETOUR

17. « Cette force mystérieuse »...

J'aimerais me pencher un moment sur cette force mystérieuse, m'interroger sur cet appel étrange qui m'a fait revenir en Israël, la terre retrouvée de nos lointains aïeux. Après tout, Luc, je vivais confortablement près de Boston. L'Amérique pour moi, c'était Babylone. Et pourtant: de Babylone un « petit reste » est revenu jadis sur cette terre aride, sur les collines en ruines de la Judée, pour y bâtir le second Temple et édifier autour de lui le deuxième État juif! Et pourtant: je suis parti de Boston pour aller vivre avec les miens dans ce pays neuf, dans cette ville en état de siège, où tout était alors à reconstruire!

Si j'ai choisi en 1960 de quitter la sécurité de la vie américaine pour affronter en Israël une existence incertaine et menacée, c'est qu'en Amérique un je ne sais quoi, une eau-de-vie enivrante, une liqueur faite de rêve et de nostalgie, dont j'acquis en secret la connaissance dès mon enfance en Alsace, n'avaient cessé de me manquer terriblement. Pareil cordial avait dû fortifier le « petit reste » revenant à Jérusalem de la captivité de Babylone, vers l'an 520 avant l'ère chrétienne!

Ce trésor englouti, caché sous des amas de décombres, enseveli par les millénaires au milieu des ruines, dans un apparent oubli, il fallait bien qu'il soit là, en moi, présent dans les ténèbres de l'âme, pour surgir à l'heure où l'on s'y attendait le moins, bouleversant la vie exilique, éveillant le souvenir immémorial, même chez le Juif le plus détaché de ses pratiques religieuses extérieures!

Pour reprendre une image biblique célèbre, on dit que les Patriarches, nos aïeux, au cours de leurs longues errances, se sont obstinés à creuser partout des puits dans le désert. La Bible évoque souvent le puits de Jacob, celui d'Abraham, ou celui d'Isaac, près de Beer-Shéba dans le Néguev. Mais s'il n'y avait pas eu de nappe d'eau cachée, parmi les sables, sous les strates de pierre du désert, ils auraient eu beau forer: ils seraient vite morts de soif, parmi les sables...

Les puits desséchés, remplis de cailloux acérés, n'abreuvent ni les hommes ni les troupeaux. Certes, les eaux peuvent dormir dans la profondeur de la terre. Mais on doit aussi avoir soif de cette onde précieuse, la mère secrète de toute vie; savoir l'atteindre dans l'écorce opaque de la matière.

Il faut également faire la preuve d'une sacrée obstination, d'une fureur de vivre rentrée, d'une loyauté absolue à l'égard de la Création et de son maître d'œuvre invisible, pour parvenir jusqu'au lieu où les sources d'eau vive jaillissent au cœur du désert. L'histoire du peuple juif? Ce sont des dizaines et des dizaines de générations humaines qui ont cherché ce puits à travers les millénaires lourds de souffrances, de privations, d'exils répétés, en affrontant le dessèchement mortel des âmes délaissées, et toutes les tragédies de l'Histoire.

Puis tout à coup, au-delà des épreuves, malgré le chaos de ce monde sans grâce, dans l'inattendu de cette aventure démente, le « petit reste » (toujours le petit reste!) atteint les couches inviolées d'où gicle l'eau salvatrice: alors le puits de Jacob désaltère de nouveau les enfants des hommes. Désir inné, ou savoir acquis, le salut ne vient que pour ceux qui ont eu connaissance et gardent en eux la mémoire de cette eau-là!

*Une voix dans le défilé (Vivre à Jérusalem),
Nouvelle Cité, Paris, 1985.*



Claude Vigée à Jérusalem

18. Jérusalem

(...) Sur cette terre aride où, dans le sel des larmes,
Ne descendit jamais une goutte de pluie,
Le reste de l'exil vient comme la rosée.

Après tant d'abandons, de misère et de ruines,
Ce pays est vivant par la grâce d'un peuple,
Où régnèrent mille ans déserts et pestilence,

Marnières de cailloux, marécages mortels,
Et cirques décharnés dont le calcaire est nu
Comme les os blanchis sur le crâne édenté.

Quel monde célébrer, langue de notre perte ?
Quel triomphe vêtir de la pourpre des ruines ?
Haut dans le froid, le linge des nuages
Claque sur la maison dans l'orage d'hiver.
Vent de Jérusalem, tu cours dans la montagne
Comme le grondement du jour qui doit venir.

Nous eûmes peu de joie : et cependant une aube
De fête est sur la terre.

Sauverons-nous l'éclair, l'instant du thyrses offert
Entre étoile et rivière à la cité mouvante ?
Guérirons-nous le temps, ramenant de l'exil
L'arche de bois d'olive ? irriguant le désert
Avec l'huile de l'arbre ? O lumière sans voix,
Parole enfin votive, éclair du cœur aimant...
Me voici de retour

Dans mon commencement. Muets, mais de désir,
Mes yeux chantent les femmes de Jérusalem :
Miriam, Rachel, Dina, mères du jeune peuple.
Dans la clarté des rues sans hâte elles mûrissent,
Toutes sont dans l'espoir du sauveur d'Israël.
Jadis comme aujourd'hui Jacob exulte en elles.
Haute marée la nuit déferlant sur la plage,
La Parole indicible est faite à leur image.
Elle invente un secret que nous tremblons d'entendre :
L'humilité de naître et de recommencer.

(...) En roulant à mes pieds douze roches forées,
Daniel mon fils m'a construit une forteresse
Avec ses petits bras qui portent les montagnes.
Ma forteresse est dressée dans le champ de pierres,
Sur un pan de colline de Judée,
Face aux maisons de la Jérusalem nouvelle.
Le soleil l'envahit, et le vent sec d'hiver,
Ma place de lumière et de roche en plein ciel,
Surplombant les quartiers de la Ville future
Entre l'épine d'or, le narcisse sauvage.
Dans le calcaire crient les noyaux de topaze
Que les enfants font éclater en gerbes d'étincelles.
Le soleil y jaillit comme des anémones ;
Ses rayons renversés s'élèvent de la terre
Et rencontrent là-haut les paroles dorées,
Le langage muet de la clarté du jour.
(...)

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.

19. Le défi

Nos pères à la nuque roide
Ont duré dans l'exil :
Pendant deux millénaires,
Sous la double menace
De meurtre et d'asphyxie
Ils n'ont pas embrassé les genoux d'Esau
Ils n'ont pas pris la voie la plus facile.
À la trahison de soi
Ils ont préféré le combat de Jacob.
Sous le rire des tueurs
Ils n'ont jamais haï leur propre chair.
Dans la honte et dans le feu
Ils se sont maintenus semblables à eux-mêmes,
Ils n'ont pas vendu leur droit d'aïnesse
Pour un plat de lentilles,
Ni troqué la sainteté contre un lit d'argile.

Ils n'ont point confondu la vie avec la mort,
Ni tué pour périr, comme font chasseurs d'hommes.
Ils n'ont pas endossé l'habit sanglant d'Edom.

Donc :

« Un peuple d'élite, dominateur et sûr de lui »
Qui met l'orgueil des puissants au supplice.

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.

20. Par hasard

ce matin
c'est un quatre juillet
l'attentat quotidien
a lieu
place de Sion justement
la glacière piégée
a sauté
en plein ciel
chaque instant
sur la vie
tombe le couperet
il y a treize morts
soixante-dix blessés
une mauvaise blague
ça c'est fait par hasard
Ehéiéh asher éhéiéh
Pour nous depuis Auschwitz
l'holocauste est perpétuel
les corps sont ceux de nos enfants
brûlés vifs
soufflés
déchiquetés
*ein Tag ein Wort des Gesanges
der steinernen Zukunft
abgerungen*

Délivrance du souffle, Flammarion, Paris, 1977.

21. Entre la Basse-Alsace et la Haute-Judée

Errance, avenir, fête !
À cause du méchant Titus
ou du brave Mathusalem,
depuis vingt ans et plus
(quelque deux millénaires)
nous faisons la navette
entre la Basse-Alsace
et la Haute-Judée.
À bout d'espace,
à court d'idées,
de Strasbourg à Jérusalem
nous visitons nos cimetières.

Délivrance du souffle, Flammarion, Paris, 1977.

22. Leben in Jerusalem

Israel – wenn man ruhig, spießbürgerlich leben will, dann soll man nur nicht dorthin ziehen. In den 24 Jahren, die ich dort mit meiner Familie verbracht habe, gab es vier Kriege, und der nächste kann irgendwann in jedem Moment ausbrechen. So ist es dort. Das jüdische Schicksal ist kein einfaches, angenehmes Weitergehen; es war nie eines. Jude-Sein in dieser Welt, seit dem Anfang, heißt potentieller Kriegszustand. Persönlich und kollektiv. Und so ist das auch in der Bibel zu begreifen. Als Gottes Ruf an Abraham ergeht, ganz am Anfang, was sagt er ihm? „Reiße Dich weg“, „lech lecha“, gehe weg von Deines Vaters Haus, von Deiner Heimat und von Deiner Heimatstadt, reiße Dich weg und gehe wohin? In das Unbekannte. Werfe Dich in den endlosen Krieg der Zukunft, damit einmal der wahre Ben-Adam, der Menschensohn sein wird, aus dem tierischen Adam aus roter, blutiger Erde.

Exil und Rückkehr bleiben immer miteinander verbunden. Eine dialektische Einheit, die sich nur in der Spannung verwirklicht. Und so habe ich auch mein Leben in Israel verstanden. Das Leben hat etwas Erfreuliches in der Mitte der Angst; im Kern der Besorgnis, der Bedrohung und der Unsicherheit flammt Hoffnung. Freudige Unsicherheit gibt, wie Salz dem Brot, wie Tanz und Traum dem Alltagsleben, dem heutigen Dasein seinen unersetzbaren Reiz. Und das ist auch wieder tief altjüdisch empfunden. Es ist gerade das Unsichere, das Gefährliche, das Unmögliche des irdischen Tuns, der Zweifel am menschlichen Streben, was dem Leben seinen Preis und seine Einmaligkeit gibt. So lebt man das Einzige, das Unersetzbare in einem ewigen Jetzt, das morgen verschwinden kann. Und so stoßt man mit dem Kopf gegen die Berge, man wandert weiter durch alle Zeiten, man geht vielleicht doch einmal die starre Felsenwand hindurch.

Rede zur Verleihung des Hebel-Preises, 1984.



Claude Vigée lors de son discours de remerciement pour le Prix Hebel (10 mai 1984).

FIDÉLITÉ ALSACIENNE

23. Le combat des origines

En Amérique, où je réside sans discontinuer depuis dix-sept ans, je n'ai jamais cessé, à côté du français et de l'anglais, de parler le dialecte alsacien ; je l'ai enseigné à mes proches, afin de pouvoir le manier à Boston sans trop d'artifices... Pourquoi ? Je n'ai pas été mû par l'enthousiasme folklorique, assez déplacé au Nouveau-Monde. La seule nostalgie du pays perdu, l'idéalisme régionaliste ne m'y ont pas davantage poussé. J'ai agi par réalisme psychologique, dans un esprit de conservation intransigeant et foncier. J'ai voulu, sans refuser par ailleurs de m'ouvrir aux univers neufs que j'affrontais, protéger mes assises intérieures. Sauver en moi le poète naissant. Il fallait, au cour de pérégrinations dissolvantes pour une personnalité encore fragile, maintenir mes attaches premières avec le monde sensible, telles que l'enfance les créa, autrefois, en Alsace. Dans la grisaille d'un très long exil, je menais au jour le jour une existence précaire, infondée et désorientée par rapport au centre de mon être. Préserver l'accès à ma réalité primordiale, aux choses sacro-saintes du commencement, par le truchement de ce dialecte savoureux qui s'en sépare à peine, et que j'avais pu emporter en esprit par-delà l'Océan, alors que tout le reste cédait et s'écroulait : cela faisait partie pour moi du *combat des origines*. J'œuvrais, par l'entremise de ce patois, pour l'intégrité de ma nature, la permanence de mes racines vivantes dans les profondeurs irréversibles du temps. Rien ne nous est jamais donné pour acquis, tout doit être conquis et conservé de haute lutte sur un destin en apparence contraire. Il faut d'abord nous montrer son égal, pour qu'il daigne un jour nous révéler son autre visage – celui qui, (mais où, mais quand et comment ?), nous annoncera peut-être notre accomplissement.

La Lune d'hiver, Flammarion, Paris, 1970.

24. Parler alsacien en Alsace

Je trouve naturel et indispensable de parler l'alsacien en Alsace. Pourquoi ? Un être ne peut accomplir ce qu'il doit devenir qu'à partir de ce qu'il est.

Celui qui oublie ses racines dans la psyché, – et les racines linguistiques s'enfoncent profond dans le terrain d'un esprit humain – perd en vérité son identité unique. Pour un Alsacien né en Alsace, élevé dans le dialecte comme je l'ai été, renier le dialecte, serait arracher la moitié de moi-même, ruiner les fondations mentales sur lesquelles tout le reste s'est construit et a pu lentement s'élaborer au cours d'une vie.

De la langue au cœur et à l'âme, qui oserait marquer l'endroit de la césure ? En nous, les choses senties et vécues sont indissociables du verbe, sous peine d'effondrement de tout l'édifice spirituel. La langue, ce n'est pas seulement un système de signes qu'on émet pour communiquer certains désirs, ou pour exprimer des opinions. C'est notre identité foncière qui se manifeste dans la parole, et s'y incarne avant tout. Pour un Alsacien, rejeter son dialecte, c'est, en réalité, se répudier soi-même à la fin. On revient au problème du mépris de soi.

Avoir honte du langage primordial, c'est refuser la partie de nous-mêmes qui nous a été transmise par les aïeux d'abord, et léguée ensuite par notre propre enfance. On ne peut devenir un adulte qu'en étant fidèle à l'enfant qu'on a été, en le soignant pour qu'il grandisse, s'éveille, mûrisse et s'épanouisse. La mue réussie est à ce prix.

Ce que l'Alsacien cultivé devrait pouvoir faire, – mais seulement à partir de son dialecte reconnu, admis, promu, célébré –, c'est maîtriser également les langues de culture des deux grands peuples avoisinants. À partir de là, il pourra parler aux autres en égal, et surtout se parler à soi-même.

Le Parfum et la Cendre, Grasset, Paris, 1984.

25. Témoignage

J'ai été, comme tous mes copains de jadis, intimidé, inhibé, découragé par l'interdit – lourd d'un mépris aussi malfaisant qu'imbécile – qui pesait sur notre idiome natal. Toutes ces générations d'après 1920 ont ainsi contribué, elles-mêmes, à accréditer en leur for intérieur le soupçon mortel jeté sur le dialecte familial.

Conséquence inéluctable de l'«enseignement du mépris»: la contagion de la honte linguistique m'a atteint également dans les parties vives de l'être mental, qui en fut longtemps comme paralysé.

Négation de soi, mutilation de sa propre identité psychique, ce phénomène nocif peut se comparer, à une échelle réduite, bien sûr, au fameux *Selbslhass* juif; ce dernier a été, lui aussi, dans les proportions bien plus dramatiques, le fruit du dénigrement et du doute qui ont rongé l'identité juive dans les terres de diaspora hostiles.

Étant à la fois Juif et Alsacien de très vieille souche, dans un siècle meurtrier des âmes comme des corps, je comprends d'autant mieux (de l'intérieur, si j'ose dire) ce processus d'auto-effacement, né de l'imitation paniquée de l'agressivité du groupe socio-culturel dominant. Juifs et Alsaciens sont spécialistes dans l'art d'intérioriser leur propre anéantissement psychique...

*

C'est en fonction de cette prise de conscience progressive des faits historiques, psychologiques et culturels, que mon propre jugement sur la nature du dialecte s'est modifié peu à peu. Autrefois, à l'exemple de ceux qui le dénigraient et avaient réussi l'introjection en nous de leur dédain gratuit (totalement infondé aux yeux de qui connaît la réalité linguistique objective de cette langue alsacienne, injustement calomniée par ses détracteurs ignorants), – oui, autrefois je tendais à voir dans le dialecte natal une sorte de vestige archaïque d'un monde à jamais révolu. Je croyais alors au mythe de la langue primitive, mineure, condamnée à une enfance éternelle – langue obtuse du corps, de la gesticulation, du bégaiement... Dans cette optique mythologique, tout à fait erronée, mais soigneusement entretenue par un certain entourage culturel en Alsace, l'alsacien serait inapte à l'expression de la gamme complète des sentiments, des idées, des expériences qui définissent l'humaine condition. Tout au plus servirait-il de véhicule grotesque aux pensées informes de la première enfance, ou de l'affectivité brute: à peine une langue, en somme! Je suis entièrement revenu de ces préjugés en grande partie dictés par la mauvaise foi, appuyée sur une solide ignorance des faits philologiques.

Fatigué de collaborer docilement à mon propre amoindrissement dans l'ordre de la créativité littéraire, j'ai écrit *Schwarzi Sengessle* et *Wénderôwefîr* pour arracher le vieux bâillon du fond de ma gorge. C'était aussi afin d'infliger à ces préjugés mal-faisants un démenti formel, d'apporter la preuve concrète de leur erreur en produisant des œuvres poétiques vivantes, originales, riches en signification humaine. La création authentique ferme le bec aux railleurs stériles de tous bords.

*

Ne nous y trompons pas : ce qui confère à une langue populaire ses vraies lettres de noblesse, c'est le surgissement, depuis son tréfonds sonore, d'une poésie investie d'un sens universel, dans sa singularité historique, géographique, existentielle.

Il s'agit d'écrire une prose et une poésie majeures qui soient comme les matrices du sens de la vie menacée, une poésie qui dira de manière unique, inimitable dans les autres parlars européens, la substance pulsante *sui generis* de cette existence. Les hommes, poussés par la soif intérieure de leur être démunis, sauront l'y découvrir, à travers les obstacles de la particularité phonique et syntaxique du dialecte, comme on creuse une source d'eau profonde, cachée dans les sables glacés du désert européen moderne.

Revue alsacienne de littérature n° 17/18, 1987.

26. La clef de l'origine

Je franchis le seuil du cimetière de campagne juif en Basse-Alsace
Où j'allai tout enfant avec mon père dans les averses de mars
Après l'hiver impénétrable et le brouillard d'école
Poser des graviers blancs
Sur l'arête des hautes stèles grises rongées de givre.

Maintenant c'est l'heure ultime de l'été,
Les punaises rouges et noires
Font l'amour en dormant sur le seuil de grès concave usé par
les morts,

Haché de barreaux d'ombre entre les grilles rouillées
Qu'étrangle la grosse chaîne toujours cadencée portant l'écriteau :
« S'adresser à Mr Abraham Weill, ministre officiant, ou au bedeau. »

Ils sont tous là les aïeux de père et de mère
Les chirurgiens de Jacob les rameaux de Jessé
Les proches parents du Messie l'holocauste sanglant des nations
Les boucs émissaires qui emportent au désert le péché –
Ceux qui vendirent du drap à tout le canton sous Napoléon Trois
Ceux qui ont fait une distribution gratuite de froment et de
haricots secs

Au moment de la disette dans les premiers mois de la Restauration
Ceux qui furent conscrits en 70 et gardèrent leur bâton de tambour-major
Caché sous l'ais du grenier dans un ruban de soie tricolore,
Jusqu'à ceux qui naquirent dans un ghetto de village mal oublié
Pendant que l'avenir œuvrait pour eux sous la Terreur –
Au rang de leurs cadets il en manque une trentaine

Qui furent brûlés vifs voilà huit ans à peine
Par la main des Gentils
Dans les fours crématoires de Pologne ou d'ailleurs:
Il reste un grand dépôt de jouets à Belsen –
Des cendres de l'exil ayez pitié Seigneur

Je reviens d'Amérique
Leur rendre visite comme autrefois au début du printemps
J'allais vers eux depuis l'Amérique autrement lointaine de l'enfance.
C'est pour leur signifier qu'entre nous le pacte n'est point rompu,
Que nous sommes toujours en relations charnelles
En dépit des difficultés internationales
Et du prix montant des moyens de transport transatlantiques.
Nous sommes demeurés en contact de monde mort à monde mort
Et nous n'entreprenons rien sans consultations réciproques
Dans la grande cité souterraine
De la paix qui nous unit depuis l'origine.
(...)

Le Soleil sous la mer, Flammarion, Paris, 1972.



Le cimetière juif de Gundershoffen (P. Assall, *Juden im Elsaß*, Elster Verlag, Moos, 1984).

27. Soumenheim

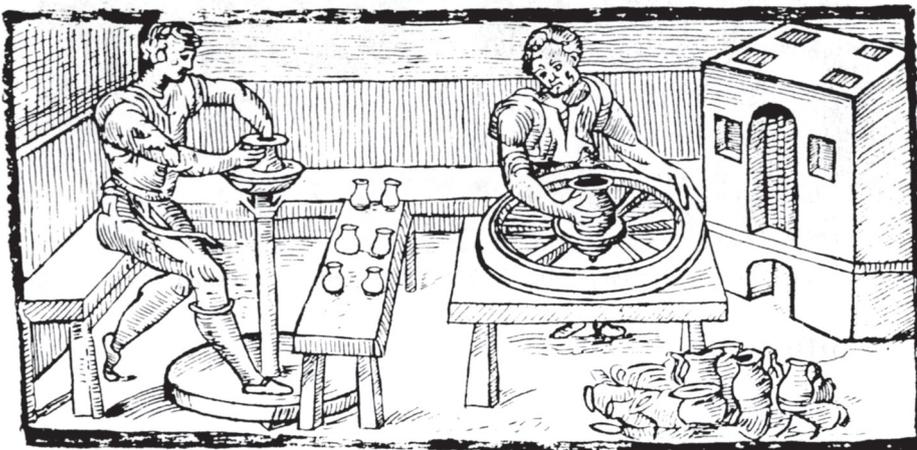
Sans lit, sans fond
la rivière du souffle coule
invisible, sous la grange de brique ancienne,
la demeure du temps.

Ceux qui sont nés dans la boue adamique du Ried
sont voués pour toujours au travail double
du potier et du poète :
pétrir la pâte terrestre, modeler la glaise informe,
et puis germer dans la lumière matinale,
inventer les formes justes qui respirent,
réussir l'insufflation soudaine du vide
au cœur de la tourbe charnelle,
dans cette masse de limon lourde et mouillée,
ruisselante d'une opaque noirceur !

Tout lieu natal est travaillé
par la rivière du souffle
débordant sur l'obscur continent souterrain :
la matrice de l'origine
devient le globe
encore lourdement chthonien,
mais déjà rayonnant,
d'un vase.

Il résonne au milieu du feu
qui le peuple et l'enserme :
espace de musique habitable,
île de terre
ferme, où l'esprit-saint s'est pris soudain au piège
entre les parois rondes et sonores
dont la ténèbre a bu les vibrantes couleurs.

Voici notre maison nouvelle
modelée dans la face humaine :
devant un ciel d'oiseaux tissés dans les nuages,
l'haleine d'un visage.



Potier au tour (XIII^e siècle). Dans : **Soufflenheim**, une cité à la recherche de son histoire, Société d'histoire et d'archéologie du Ried Nord, 1987.

Heimat des Hauches, endlossans
rives ni frontières
la rivière du souffle coule
taciturne, sous la chape d'argile crue,
la demeure du sang.
Le corps muet me tourne sur sa roue.
J'habite la maison d'un potier du silence.

Pâque de la Parole, Flammarion, Paris, 1983.

28. Schwàrzi sengessle fläckere ém wénd

1.

Mànischmool glaawi, 's hängt mr noch ebbs ém ohr
vun denne gemurmelde werder
wu längscht vergesseni schtémme frihr
ganz lîsli henn gsààt:
so rieselt dr lândraaje ém schpootjohr
geduldi durisch dérrî blédder,
àm rànd vum groje laubwàld
wu's Rootbäscherl rüscht,
un drepfelt dànn én d'ard
mîseleschtéll wie soot
gànz dièf dort drunde,
ém schwàrze sengessel-pîaàd.

Weil's unverhofft eruffgschosse n'ésch
un dànn au widder glisch
zeruckgschluckt word,
dess ewische ungschproche kénderword,
wurum schtehm'r àlli sa dumm un sa krumm
wie bettler mét lèeri händ
einfâldi un hélfloos doo?

Unser läwe làng
hémmrs uff urlaub gschickt:
desshalb sémmr àlmâli au métverschickt,
mr sâhn émmmer e béssel vergalschdert üss
un schîne hâlwer schtumm.
Vun jeh-hèr gebroche
schockt unsri haiseri schtémm:
mièr àngboreni zwàngs-schproochkréppel,
mr sénn ewe verwurixt
ém ajene gsàng!
(...)

2.

lèhr kénder én dr bischwiller bubbeleschüel,
vun hitt àb villischt
brüsche n'r éisch némmi schämme
wenn'r dumm un fresch uff dr schtroos
geje àlle ànschtànd
zegààr vur de bessere litt
under éisch geläjendli,
gràd vun dr läwwer wegg,
e béssel elsässisch bàbble.

Weil bletzli de puls vum junge läwe
üss éjere hälsle neruff-gschwellt isch
wie so e groossi weil ém schwärze wàmbe vum meer,
derfe' ner villischt hitt schun
erüskrische un blerre
un juukse un dàntze un làche,
wenn'er éisch so gànz verschtoole
vum dièfschde odem här e l ànger schnüfer hole –

Jetz dröje n'ièhr wédder emool
mét éjere ajeni werder singe –
die wu vum düschdere blüedschroom
dort drunde ém herzgrund heimlich begràwe
wie flammroodi kérschbaim ém abril üsschlaawe,
dann schwälwele-fréi züem herrgott sim obs-gàarde
himmelhoch ém gedischt nuff schwinge,
un schtéll én de blüeschd vum schdeme-hell verklinge.

Les Orties noires, Flammarion, Paris, 1984.

29. Wénderoëwefir

VOOR-LIED

Do schémert e bérik ellain
vergèsse ém dezemberschlummer
zwésche moos un shtain
ém düschdere dànewàld.
Drooschdloos rüschle d'äschd ém raaje,
dr wénd brüst schwàrz un kàld
duri's offene dànnennoodel-hüss,
uhni éwer d'doorschwell nüss
e wénzis blàddel furt ze faaje.
Hàrt ésch's fer dich, dü dénner
fríhjoërsbaam,
de himmel wie e sàck gschblédderts iss
schièf uff de n'àchsle zu draawe;
bim nèwwel doo ze schtehn d'nàchtlàng



Illustration de Pierre Vella pour *Voor-Lièd* de *Wénderôwefir*, Ass. J.-B. Weckerlin, Strasbourg, 1989.

ém kummer
 àss warsch nurr e grüssicher
 gschbènschderdraam,
 fur zmorjeds ém schneewässer un ém
 schlämm
 àm end doch elend zàmmezegnàkke.
 Voorhäre méchdsch gem d'fremd ürwiss
 schdélli vun dr wîhnààchtsweld
 ém werdel: *rîffe* lîsli widdersch saawe;
 odder zwésche dréi qwäri schdamm
 wie durich e dàch-fenschdrloch löje
 éns läre liècht dorde nüss,
 éns emschde gröje
 rauche n'un glunze vum feld!
 Bàll schlààt's dr àn dr wurzl erüss
 under de gfroorene schlàkke,
 déss schdeme-fir wu wéld mffqwèlld
 én de kemgriène summer.

DR MÀNDELBAUM ÉN IÉRÛSÀLEM

E mndes wénziches baimele numme
 schlààt hooch ém himmel üss:
 s'ésch bletzli én de blüèschd nînkumme,
 àss wärs e schdemefloor!
 Sini rootwissi gràlle, sini flàmmezéngel,
 zénde frih morjets üssem schéssel erüss,
 zwésche de knoschbe n'iehre zàarde
 gläaweriche féngemeejel-réngel,
 wu d'émme wie sunngold ém e summergàarde
 luschi rum un num surre.

Un wenn mièr dô-defoor
 drooschdloos tàscht zwei doïssich joohr,
 vun unsrem gedraimde morjelànd
 su witt ém läwe verbàntt,
 wie laiche versunke n'ém sumpft un ém sànd
 én dr kàld nààcht hànn müèn wàarde, –
 drotzdem,
 drotzdem, ièhr lièwi herrgoddskénder,
 bléihjt'er àm end fér éich éwwerem gétterdoor,
 dr mândelbaum wu schtéijjt àm rànd vun unsrem
 gàarde
 wie üssem junge herz vun demm schteinhàrte wénder.
 Under de breide flüüme-fläddich,
 güèd bschéttzt geje de doodesengel
 durich àlli wissi wénderschérm,
 un vun de ràawe-schnäwwel fern
 wu nurr de kîim vun ne je lawe saddicht,

reift schun heimlich én dièr
 wie ém e klààre frih joohrsfiu
 mét àlle sini mélichzelle
 din hunni-sièsser màdelkern :
 dordrowwe uff dim auehelle
 blétzgoldgriène wàndelschdern
 wu znààchts durich de läre himmel fleejt
 wenn's noch, uff dr fremd äärd, én àlli länder nîn
 schneejt, –
 bléihsch dü doch uff, un séngsch dü schun
 üss jedem bludde kroone-schtengel,
 wie àànfangs jüni d'émme summe
 én dère griène frihmorje-sunne,
 un flèchde dièr e blunder zopf
 um dine wàrme kénderkopf,
 obwoohl er drooht, dr doodesengel, –
 ewwe dôrum, drotzdem, drotzdem
 blíbsch dü min jungs, min summerlichs,
 min émmer nejs lerüsàlem !

L'AMANDIER DE JÉRUSALEM

*Ce n'est qu'un petit arbre, en sa rondeur fragile,
 qui veut s'épanouir au cœur du firmament :
 pourtant c'est lui, soudain, qui s'est couvert de fleurs,
 on dirait dans le ciel un bouquet de comètes !
 Ses griffes blanches et roses, ses languettes de flammes
 dardent tôt le matin au bout de chaque tige,
 entre les ongles tendres des bourgeons annelés
 gluants comme du miel,
 autour desquels murmurent, heureuses, les abeilles
 butinant le soleil dans un jardin d'été...*

*Et si c'est pour cela
 qu'inconsolés, pendant deux mille années,
 chassés au bout du monde par l'implacable vie
 du pays-du-matin, vu seulement en rêve ,
 nous avons attendu au fond de la nuit froide
 comme des morts enfouis dans le sable et la boue, –
 malgré tout, malgré tout, chers enfants du bon Dieu,
 il reflurit pour vous sur la grille de la porte,
 l'amandier qui s'élançait au-dessus du jardin,
 hors du cœur rajeuni de cet hiver de roc.
 Sous leurs ailes de duvet immenses
 par les tempêtes blanches des aubes de janvier
 bien protégé contre l'ange de la mort,
 soustrait au bec du méchant corbeau noir
 qui veut se rassasier du germe de la vie,
 déjà mûrit secrètement en toi*

*comme au milieu d'un feu de printemps clair et doux,
avec tout son tissu de cellules lactées,
le fruit de l'amandier aussi pur que le miel!
Là-haut, sur ton étoile errante
à l'œil vert et doré d'éclair,
qui vole dans la nuit par les isthmes du ciel
lorsque sur la terre étrangère
longtemps il neige encore sur les pays sans nom, –*

*tu te mets à fleurir, et tout à coup tu chantes
par chaque tige nue de ta jeune couronne,
comme au début de juin les abeilles bourdonnent
dans la lumière verte au lever de l'aurore,
et tressent une natte blonde
sur tes tempes tièdes d'enfant,
oui, bien qu'il te menace, l'archange de la mort,
contre lui justement,
malgré tout, malgré tout
tu demeures pour moi la fiancée d'été,
ma toute jeune, ma toujours belle,
ma nouvelle Jérusalem!*

*Wénderôwefîr/Le Feu d'une nuit d'hiver,
Ass. J.B. Weckerlin, Strasbourg, 1989.*

Herbschlièdel

Äpfel schdripse
musse gräche,

d'kätze hüipse
ēwer d'läche;

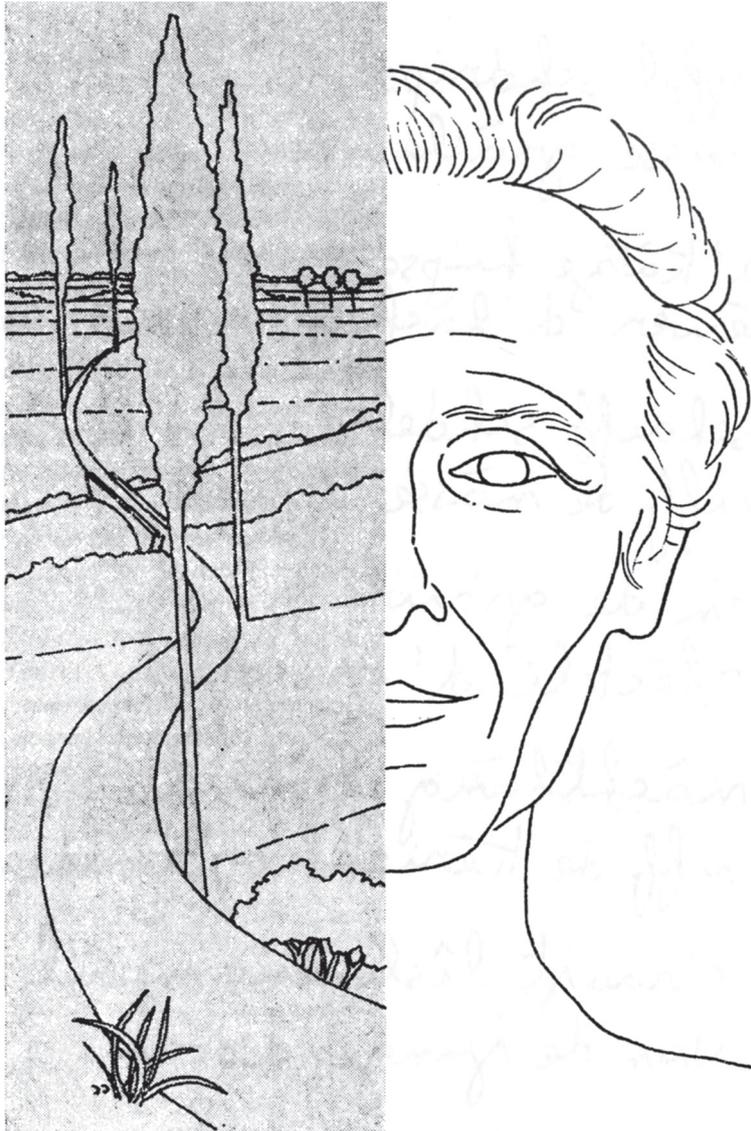
schdiff schdelze a'hund
uff de nässe pforde,

ēn de gräwle gliicktse
glēckli d'grodde:

nächtlang brätscht's
uff de kērichhoffbodde -

s'raajt lîsli ēns müül
vun de junge doode.

Claude Vigée
(Oktower 1988).



Portrait de Claude Vigée par Camille Claus dans *Du bec à l'oreille*,
Éditions de la Nuée-Bleue, Strasbourg 1977.

NOTES ET SUGGESTIONS POUR L'ÉTUDE DES TEXTES

1. **Wie mr de Schnàwwel gewàchse n'ésch**

Extrait de l'**Entretien avec Adrien Finck**, Strasbourg 1985, **Autour du feu d'une nuit d'hiver**, publié dans **la Faille du regard**. Réponse à la question: **Quels ont été, dans l'enfance, vos rapports avec le dialecte alsacien ?**

Hebel (Johann Peter) : fondateur de la poésie alémanique (1760-1826). Le Prix Hebel est décerné tous les deux ans à un écrivain de l'espace linguistique alémanique (Claude Vigée l'a obtenu en 1984).

- Qu'apprenons-nous sur la situation linguistique de l'Alsace dans les années 20 et 30? Présence du dialecte et « ostracisme »... Pour information, cf. également E. Philipps, **les Luttes linguistiques en Alsace jusqu'en 1945**.
- Quelles sont les conditions favorables que le poète peut énumérer à l'origine de sa vocation et de son amour du dialecte ?
- Caractéristiques du dialecte mises en évidence dans ce texte...

2. **E lapin ésch e Hààs**

Extraits de l'**Entretien avec Alfred Kern**, Strasbourg 1979, publié dans **le Parfum et la cendre** sous le titre **Les enfants n'ont qu'à se taire ou les bienfaits de l'école en Alsace**.

- Répercussions psychologiques de l'apprentissage du français chez le jeune Alsacien dialectophone.
- Quelles conclusions pédagogiques faut-il en tirer? Comment éviter le traumatisme décrit dans ce texte? On relèvera notamment la formulation « langue natale dévaluée »...
- Comparer d'autres témoignages, par exemple celui de Maxime Alexandre (Langue et culture régionales, Cahier n° 10, documents 1, 1, 3).

3. **Dépossédés de la langue ancestrale...**

Extraits du même entretien que texte 2.

- Le judéo-alsacien.
- Comment Claude Vigée explique-t-il la disparition de cet idiome ?
- Quelles conséquences graves rattache-t-il à cette disparition ?
- Relever et discuter la comparaison proposée par la fin du texte: la disparition du judéoalsacien et le déclin du dialecte chez les jeunes d'aujourd'hui...

N.B.: Claude Vigée a publié deux textes en judéo-alsacien: **A Peissach Brief**, dans **Du bec à l'oreille**, et **Chadüschem aus Barls Im Tsanfess**, dans **Neue Nachrichten aus dem Elsaß** (A. Finck).

4. Les avantages du pire

Extraits d'un essai écrit à la fin des années 50, publié en 1962 dans les *Lettres en Alsace*, repris et développé dans *La Lune d'hiver*.

- La nature du dialecte selon ce texte. Le double aspect : qualités et insuffisances...
- Quel est le « pire » et quels sont les « avantages » qui en résultent pour le poète alsacien ? Signification de cette formule paradoxale.

Pour une discussion des idées exprimées ici par Claude Vigée, on se reportera également à d'autres textes qui marquent une évolution de son jugement sur la nature du dialecte, notamment au texte 25, **Témoignage**, ou aux pages 271, 272 de **la Faille du regard**. Cf. **Introduction** et A. Finck, le **témoignage alsacien de Claude Vigée**.

5. E Velodür durich 's Heiliche Land

Écrit à Jérusalem dans les années 60, ce récit a paru dans **Du bec à l'oreille**, accompagné d'une version française.

- L'école buissonnière...
- La description du paysage dans la perspective de l'enfant.
- Importance de ce paysage dans l'œuvre de Claude Vigée. Cf. p. ex. le début de **Schwàrzi sengessle**, texte 28, et texte 30.
- La relation entre l'Alsace et la Terre Sainte. Sens de la formule finale.
- Caractéristiques de la langue : le dialecte de Bischwiller, expressions pittoresques, images poétiques...

6. Le Buisson Ardent

Écrit à Jérusalem en 1970, « prose liminaire » du recueil **le Soleil sous la mer**.

- Noël traditionnel en Alsace...
- La relation avec l'image biblique du « Buisson Ardent » (cf. **L'Exode**, 3, 1).
- La portée symbolique du texte et son importance dans l'œuvre de Vigée.

Cf. le témoignage de l'auteur dans **Délivrance du souffle**, p. 265 : « Ce feu, présent dans notre tréfonds, c'est la donnée première »... Les remarques de J.-Y. Lartichaux sur le « Buisson Ardent » (**Claude Vigée**, p. 69) : « L'image initiale est donc celle d'une lumière innée enfouie dans les profondeurs de l'être comme dans la terre natale... Le Buisson Ardent et le sapin de Noël ne sont que des figures, des métaphores de cette réalité aussi clairement perçue et vécue qu'indéfinissable et insaisissable à l'expérience intellectuelle. Et c'est pourquoi le poète procède comme par réfraction d'images pour en suivre le cheminement. »

7. Les quais de l'III

Strasbourg, été 1936. L'un des « Poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace » réunis dans **Du bec à l'oreille** (1977). Exemple de l'art précoce du jeune poète : on relèvera la forme artistique du sonnet classique.

8. Helweh ém Kréj

Écrit pendant l'exode, en Gironde, juin 1940. Publié dans **Du bec à l'oreille** avec traduction française (cette version française se trouve également dans **le Soleil sous la mer: Mal du Pays**).

- L'exode 1940 et l'expression de la détresse.
- Les images du souvenir nostalgique de l'Alsace et de l'enfance.

9. «Le Statut des Israélites»

10. «Désormais, Claude Vigée sera mon nom»...

Deux textes qui évoquent l'époque 1940-42 dans le Sud-Ouest de la France.

- La réaction au «Statut des Israélites» proclamé par le régime de Vichy en octobre 1940.
- L'origine du nom VIGÉE et l'affirmation de l'identité juive.

11. West End

12. «How much are you worth?»

West End: géographiquement un quartier de la banlieue de Boston, symboliquement la «fin de l'ouest», l'aboutissement catastrophique de la civilisation américaine, occidentale.

On relèvera dans ces deux textes l'image de l'Amérique.

Cf. J.-Y. Lartichaux (**Claude Vigée**, p. 10): «Symbole jusque chez Kafka de la nouvelle patrie offerte au rêve de l'immigrant malheureux, l'Amérique, pour Claude Vigée, est le lieu amer, la matérialisation idéale de l'exil... Solitude, misère matérielle et morale, indifférence sont les traits principaux de la vie dans l'exil américain. Le tableau est sinistre»...

Le récit de l'exil américain se trouve dans **la Lune d'hiver**.

13. Terre sans hommes

Seconde partie du poème écrit en 1951 en Amérique, publié en 1954 dans **la Corne du Grand Pardon**, repris dans **le Soleil sous la mer**. Exemple du surgissement des souvenirs de l'enfance alsacienne et de vers en langue allemande. Cf. A. Finck: **L'allemand dans le lyrisme de Claude Vigée**.

14. Winterweiden

Dieses deutschsprachige Gedicht wurde in den 50er Jahren in Amerika geschrieben und 1954 in der Gedichtsammlung **la Corne du Grand Pardon** veröffentlicht. Wiederaufgenommen in **le Soleil sous la mer**.

- Die Thematik des Exils
- Die klanglichen Elemente des Gedichts.

Cf. A. Finck (**L'allemand dans le lyrisme de Claude Vigée**): « Vigée n'a pas tenté de traduire ce poème, et pour cause: cette émergence de la langue allemande est entièrement portée par des associations sonores, des jeux de rimes sur lesquelles le poème se referme («Winterweiden»/«Winterscheiben»). «Bach» et «Weiden» évoquent le paysage alsacien de l'enfance, mais il s'agit d'un paysage d'hiver, de l'engourdissement glacial («starr»), de la pétrification («versteinert»), un paysage de la «lune d'hiver». Le poème s'interroge sur l'exil: une survie où le poète risque de perdre la vie authentique. Or le pire danger n'est-il pas que la langue de l'enfance devienne langue étrangère? **Winterweiden** n'est-il pas déjà un poème en langue étrangère? Mais il y a la musique.»

15. Abbrill in Amerika

16. E Liedel ém Ried

Poèmes en dialecte écrits en Amérique, fin des années 40, début des années 50, publiés avec traduction française dans **Du bec à l'oreille**.

Dans **Abbrill in Amerika** on relèvera le thème de l'enfance et son expression dialectale (notamment l'emploi des diminutifs: «Hiesele» etc.); dans **E Liedel ém Ried**, le souvenir de la chanson populaire, le jeu des rimes ...

Dalhunde: village près de Sessenheim lié au souvenir de Goethe et Frédérique Brion.

17. « Cette force mystérieuse »...

Explication rétrospective en profondeur du retour en Israël (1960).

- L'histoire de l'État d'Israël.
- Les allusions bibliques du texte.
- Le symbolisme du puits.

18. Jérusalem

Passages du poème **Jérusalem**, publié en 1962 dans le **Poème du retour**, repris dans le **Soleil sous la mer**. Célébration poétique du « retour ».

19. Le défi

1968. Extrait du cycle **L'Acte du bélier**, publié dans le **Soleil sous la mer**.

Cf. l'histoire d'Esäü et de Jacob, **Genèse 25, 29** (Esäü cède son droit d'aînesse). **Edom**: surnom d'Esäü, le « chasseur ». Sur l'interprétation de ces récits bibliques, cf. notamment Claude Vigée, **le Parfum et la Cendre**, p. 385...

« Un peuple d'élite, dominateur et sûr de lui »: citation d'une parole du Général de Gaulle sur le peuple juif.

- Les allusions à l'histoire du peuple juif.
- L'interprétation et l'actualisation des récits bibliques.
- L'affirmation de l'identité juive.

20. Par hasard

Extrait du cycle **Dans le défilé** de *Délivrance du souffle*. Écrit en 1975. Allusion aux nombreux attentats terroristes à Jérusalem.

Ehéleh asher éhéieh: cf. l'**Exode** 3, 15 (la révélation du Nom divin). Sur l'interprétation/traduction de cette formule, cf. Claude Vigée, **la Voix dans le Buisson**, dans **le Parfum et la Cendre**, p. 341 : « Sa traduction est très difficile, mais je la rendrais ainsi : Je me ferai devenir celui que je me ferai devenir – qui je me ferai être – je surgirai selon ma volonté. »

- L'attentat terroriste.
- L'expression de la violence meurtrière dans la forme du poème.
- Le surgissement de vers en allemand.

Cf. A. Finck: **L'allemand dans le lyrisme de Claude Vigée**, où l'on trouve également le témoignage de Claude Vigée : « Ces mots-là me sont sortis en allemand, directement, sans doute comme un défi... La langue des meurtriers d'Auschwitz, retournée contre tous les assassins, sert à dire le jour présent. »

21. Entre la Basse-Alsace et la Haute-Judée

Écrit en 1975, publié dans *Délivrance du souffle*.

Titus: Empereur romain. Il prit Jérusalem en l'an 70 et fit détruire le Temple. Ces faits sont à l'origine de la « diaspora » (« dispersion ») du peuple juif.

Mathusalem: patriarche biblique, symbole de la longévité (il aurait vécu 969 ans).

- L'histoire du peuple juif et la destinée personnelle du « Juif alsacien » (cf. le témoignage de Claude Vigée : « Je suis un Juif alsacien, donc doublement Juif et doublement Alsacien »).
- L'humour noir.

22. Leben In Jerusalem

Auszug aus der Rede zur Verleihung des Hebel-Preises, 1984, die Claude Vigée in deutscher Sprache hielt.

- Wie stellt Claude Vigée hier sein Leben in Jerusalem dar?
- Wie erfaßt er die Geschichte des jüdischen Volks?
- Welche Lebenslehre ergibt sich aus dieser Rede?

23. Le combat des origines

24. Parler l'alsacien en Alsace

25. Témoignage

On pourra expliquer et discuter à partir de ces textes les arguments en faveur du dialecte alsacien.

26. La clef de l'origine

Écrit en 1951 en Amérique, publié dans **la Corne du Grand Pardon**, repris dans **le Soleil sous la mer**.

Ces extraits du poème sont consacrés au cimetière juif de Bischwiller. Cf. le témoignage de Claude Vigée dans **les Orties noires**: « Moi, je nais à Bischwiller, une petite ville mi-campagnarde, mi-industrielle, au nord-est de Strasbourg où mes grands-parents – Jules et Coralie – sont marchands de drap. Je revois encore le magasin et le comptoir, le drap roulé en coupons sur des planchettes, les grands ciseaux à couper l'étoffe de laine grise, les boîtes de boutons, les bobines de fil... Un homme étonnant mon grand-père Jules, d'un patriotisme incroyable. Conscrit de la classe 1869 il avait donc servi dans l'armée de Napoléon III, juste avant le désastre de Sedan, comme tambour-major de son régiment »...

Sur les cimetières juifs en Alsace on pourra se reporter notamment à l'ouvrage de Paul Assall, **Juden im Elsaß** (1984).

27. Soufflenheim

Une première version de cet important poème a paru en 1979 sous le titre **Le Potier du silence** dans l'anthologie **Poésie/Dichtung, la poésie en Alsace depuis 1945**. La version définitive a été publiée dans **Pâque de la Parole**, accompagnée du texte **Un midrash tout neuf**.

- L'étymologie poétique et le symbolisme de « Soufflenheim ».
- La thématique du « souffle », son origine biblique (la création de l'homme, **Genèse**, 2, 7).
- Le potier, le poète, leur « travail double ».
- L'allemand dans le lyrisme de Vigée (comparer textes 13, 14, 20).

Cf. le témoignage du poète dans **Un midrash tout neuf**: « À partir d'une étymologie tout imaginaire, en jouant un peu sur les sens, sur les langues, et les racines mêmes des mots, selon la bonne tradition des maîtres talmudiques, je puis donc inventer un midrash tout neuf: il m'a suffi d'évoquer le nom alémanique d'un hameau d'artisans obscurs aux confins de la Basse-Alsace. » (NB: le **midrash** est une parabole talmudique, souvent née de l'interprétation libre d'un mot hébreu.) Cf. également A. Finck (**L'allemand dans le lyrisme de Claude Vigée**): « Le poème se fonde, par l'effet d'un jeu de mots franco-allemand, sur le nom du village alsacien Soufflenheim, bien connu par ses poteries. Le poète fait remonter le nom du village à la rivière bas-rhinoise Souffel qu'il associe au français « souffle »... Le poète retrouve sa **Heimat** dans ce lieu imaginaire, purement poétique, où se rencontrent la langue française et allemande, l'origine alsacienne et juive. » M. Staiber (**Das elsassische Sprachproblem Im lyrischen Werk Claude Vigées**): « Verwurzelung und Weltoffenheit, jüdischer und elsassischer Ursprung, französischer und deutschsprachiger Kulturkreis sind in diesem Gedicht zu einer neuen sprachlichen Einheit geworden. »

28. Schwàrzi sengessle flàckere ém wénd

Écrit «à Jérusalem en l'été de guerre 1982»; ce long poème de plus de 700 vers a paru dans une première version en 1983 dans la *Revue alsacienne de littérature*, puis en 1984 chez l'éditeur parisien Flammarion, accompagné d'une transposition en français, **les Orties noires flambent dans le vent**. Des extraits ont été enregistrés par l'auteur sur disque.

Comme la lecture d'un texte en dialecte présente souvent des difficultés à cause de l'orthographe non codifiée, il est vivement recommandé de se reporter à ce disque bilingue (face 1 : version dialectale, face 2 : version française, avec texte écrit en haut allemand).

Sur la genèse et le sens du poème, cf. le témoignage du poète (**Naissance d'un poème**, dans : *L'Alsace*, 11 février 1984):

«Qu'est-ce qui est arrivé à ma génération, aux enfants qui étaient avec moi à la salle d'asile, comme on appelait l'école maternelle à Bischwiller ? Quel est le destin de ma génération, une génération vouée au désastre ? Ces questions essentielles, je n'avais réussi à les dire en français et je n'avais jamais eu la force ni suffisamment d'angoisse pour le dire en dialecte.

Il m'a fallu toute une vie, le vieillissement, l'angoisse de problèmes personnels, et puis la guerre du Liban pour que durant l'été 82 j'arrive à exprimer toutes ces choses... C'était l'invasion du Liban, de violentes batailles, des jeunes gens qui avaient été mes étudiants à l'Université de Jérusalem tués, déchiquetés par les bombes syriennes. C'était la guerre... Chaque après-midi je montais sur la terrasse de notre maison pour prendre l'air, vers quatre heures de l'après-midi, quand le soleil baisse. C'est là, sur cette terrasse, que j'ai commencé à écrire ce long poème en dialecte alsacien, pendant que les avions de bombardement israéliens me passaient sur la tête pour continuer leur ronde vers Beyrouth.

C'est dans ce contexte de violence et de guerre que tout à coup quelque chose qui vivait en moi a surgi...

J'ai sorti de moi ainsi ce texte d'une violence baroque, bouffonne et funèbre, *Schwàrzi sengessle flàckere ém wénd*. «Les orties noires flambent dans le vent». En français, évidemment, cela fait plus stylisé, mais en dialecte, c'est la chose elle-même, ces orties, le mal qui brûle...

J'ai été témoin et victime de mon temps. J'ai été porteur d'un interdit linguistique»...

Nous reproduisons le début et la fin du poème.

- **Strophe 1**: La remontée de la langue de l'enfance, les sonorités et les images (on rapprochera l'évocation de la « pluie de campagne » dans cette première strophe et la description du paysage de l'enfance dans le **texte 5, E Velodür durlch's Heillche Land**).
- **Strophes 2, 3**: L'évocation de l'« interdit linguistique » (à comparer au témoignage des textes 2, 3, 25).
- **2^e partie**: La levée de l'interdit linguistique à l'école. Les images de la parole et de la vie retrouvées.

29. Wénderôwefîr

Écrit à Jérusalem au cours de l'été 1984, publié avec une traduction française dans la **Petite anthologie de la poésie alsacienne** en 1988. La version française a également été publiée en 1989 à Paris: **le Feu d'une nuit d'hiver**. Des extraits du poème ont paru dès 1985, accompagnés d'une transposition en haut allemand, dans l'édition allemande **Heimat des Hauches**.

Voor-Lièd est le poème **E Bérlk ém Dannewald**, plus ancien et plusieurs fois publié, notamment dans le recueil **Du bec à l'oreille** (1977) avec traduction française: **Bou-leau dans la sapinière**.

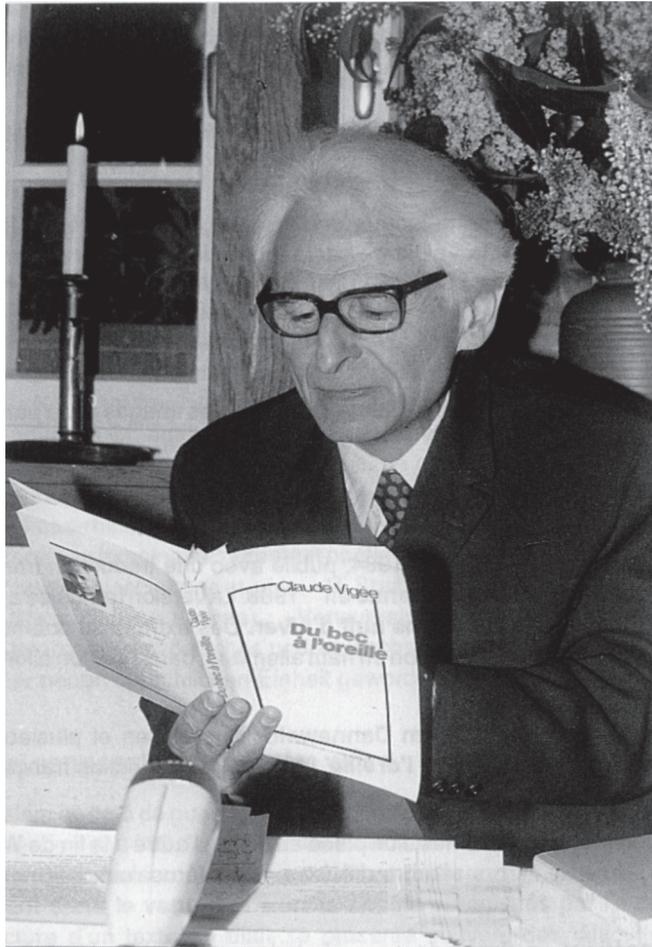
- On pourra étudier les deux poèmes, l'un placé au début, l'autre à la fin de *Wénderôwefîr*, et leur symbolisme de l'arbre: l'arbre d'Alsace et de Jérusalem, l'arbre en hiver et au printemps...
- Le message poétique, la « leçon de vie », « drotzdemm »...
- Les possibilités du « grand lyrisme » en dialecte.

Nous ajoutons la version française de **Dr màndelbaum in Jérusalem: L'Amandier de Jérusalem**. On pourra faire une comparaison de ces deux versions.

30. Herbstliedel

1988. Inédit. Claude Vigée précise dans une lettre: « Écrit à Jérusalem, après les premières pluies d'automne, qui éveillent toujours en moi le souvenir du **landraje** à Bischwiller. » Cf. **E Velodür durlch 's Heiliche Land** (Texte 5).

- Les « souvenirs » éveillés par la pluie.
- La pensée de la mort.
- Jeux de rimes et de sonorités.



BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE CLAUDE VIGÉE

- L'Été indien (poèmes et journal de l'Été indien), Gallimard, Paris, 1957.
- Les Artistes de la faim (essais critiques), Calmann-Levy, Paris, 1960.
- Révoltes et Louanges (essais critiques), José Corti, Paris, 1962.
- Moisson de Canaan, Flammarion, Paris, 1967.
- La Lune d'hiver, Flammarion, Paris, 1970.
- Le Soleil sous la mer (poèmes 1939-1971), Flammarion, Paris, 1972.
- Délivrance du soume, Flammarion, Paris, 1977.
- Du bec à l'oreille (album de textes 1936-1977), Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1977.
- L'Art et le Démonique (essais critiques), Flammarion, Paris, 1978.
- L'Extase et l'Errance (essai), Grasset, Paris, 1982.
- Pâque de la Parole (poésie, journal, essais), Flammarion, Paris, 1978.
- Le Parfum et la Cendre (entretiens), Grasset, Paris, 1984.
- Les Orties noires flambent dans le vent (un requiem alsacien) / Schwärzi sengessle fläckere ém wénd (en elsassisches Requiem)**, Flammarion, Paris, 1984.
- Helmat des Hauches**, Gedichte und Gesprliche, herausgegeben von Adrien Finck, Elster Verlag, Bühl-Moos, 1985.
- Une voix dans le défilé / Vivre à Jérusalem**, Nouvelle Cité, Paris, 1985.
- La Manne et la Rosée** (essai), Desclée de Brouwer, Paris, 1986.
- La Faille du regard** (essais et entretiens), Flammarion, Paris, 1987.
- Wénderôwefir / Le Feu d'une nuit d'hiver**, Association Jean-Baptiste Weckerlin, Strasbourg, 1988.
- Le Feu d'une nuit d'hiver** (chantefable), Flammarion, Paris, 1989.
- Aux sources de la littérature moderne I, Les Artistes de la faim** (essais critiques), Entailles, Philippe Nadal, Bourg-en-Bresse, 1989.
- DISQUE :
- Les Orties noires flambent dans le vent / Schwärzi sengessle fläckere ém wénd**, EMA, Schiltigheim, 1984.
- TRADUCTIONS :
- Cinquante poèmes de Rainer Maria Rilke**, « Les Lettres », Paris, 1953, et « Jeunes amis du livre », Paris, 1957.
- Mon printemps viendra**, poèmes de D. SETER, adaptés par Claude Vigée, P. Seghers, Paris, 1965.
- Les Yeux dans le rocher**, poèmes de David Rokéah, traduits de l'hébreu par Claude Vigée, José Corti, Paris, 1968.
- L'Herbe du songe**, poèmes d'Yvan Goll, traduits de l'allemand par Claude Vigée, Éditions Caractères, Paris, 1971; Arfuyen, Paris, 1988.
- Le Vent du retour**, poèmes de Rainer Maria Rilke, Arfuyen, Paris, 1989.

CHOIX D'ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE CLAUDE VIGÉE

Gonthier-Louis Fink, « **Entre la Basse-Alsace et la Haute-Judée** », l'itinéraire poétique de **Claude Vigée**. Postface à Claude Vigée, **Du bec à l'oreille**.

Jean-Yves Lartichaux, **Claude Vigée**, « **Poètes d'aujourd'hui** », P. Seghers, Paris, 1978.

Maryse Staiber, **Das elsassische Sprachproblem im lyrischen Werk Claude Vigées**. Dans: **Recherches Germaniques** n°14, Strasbourg, 1984.

Adrien Finck, **Le témoignage alsacien de Claude Vigée**. Dans: **Saisons d'Alsace** n°90, Strasbourg, 1985.

Colloque Claude Vigée et la littérature allemande : influences et correspondances (Université des sciences humaines de Strasbourg, Institut de littératures comparées, 1989).

Dans: **Revue alsacienne de littérature** n°30, Strasbourg, 1990. Sommaire :

- Adrien Finck: **L'allemand dans le lyrisme de Claude Vigée**.
- Michèle Finck: **Des « Fleurs du mal » à l'« Herbe du songe » : Baudelaire, Goll, Vigée**.
- Jean-Yves Lartichaux: **Claude Vigée, Thomas Bernhard – deux lectures**.
- Maryse Staiber: **Claude Vigée et Rainer Maria Rilke**.
- **Autour du feu d'une nuit d'hiver** (entretien avec Claude Vigée).

AUTRES RÉFÉRENCES

Paul Assal, **Juden im Elsaß**, Elster Verlag, Moos, 1984.

Adrien Finck, **Neue Nachrichten aus dem Elsaß**, Olms Verlag, Hildesheim, 1985 (Auslandsdeutsche Literatur der Gegenwart, hrsg. v. Alexander Ritter, Band 17). Textes de Claude Vigée p. 118-127 et 191-196.

Adrien Finck, **Die deutschsprachige Gegenwartsliteratur im Elsaß**, Olms Verlag, Hildesheim, 1987 (Auslandsdeutsche Literatur der Gegenwart, hrsg. v. Alexander Ritter, Band 19). Sur Claude Vigée, p. 91-98.

Adrien Finck, **Littérature alsacienne XX^e siècle**, S.A.L.D.E., Strasbourg, 1990.

Les Lettres en Alsace, Publications de la Société savante d'Alsace, Strasbourg, 1962. Témoignage de Claude Vigée p. 495.

Petite Anthologie de la poésie alsacienne, Ass. J. -B. Weckerlin, Strasbourg, Recueils IV, VI, X.

Eugène Philipps, **les luttes linguistiques en Alsace jusqu'en 1945**, L'Alsatique de poche 8, Culture alsacienne, Strasbourg, 1975.

Eros Vicari, **l'Histoire de la littérature en Alsace**, Éditions de la Nuée Bleue, Strasbourg, 1985. Sur Claude Vigée p. 204-211.

FILMS

De la Basse-Alsace à la Haute-Judée, FR 3 ALSACE 1984 (Film réalisé par Bernard Kurt).

Moment poétique: Claude Vigée, FR 3 ALSACE 1985 (Film proposé par Emma Guntz).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHOIX DE TEXTES	9
UNE ENFANCE EN ALSACE	11
1. Wie mr de Schnàwwel gewàchse n'ésch	11
2. E lapin ésch e Hààs	11
3. Dépossédés de la langue ancestrale	12
4. Les avantages du pire.....	13
5. E Velodür durich's Heiliche Land.....	14
6. Le Buisson Ardent	16
7. Les quais de l'Ill.....	17
L'EXIL	19
8. Heimweh ém Kréi	19
9. « Le Statut des Israélites »	19
10. « Désormais, Claude Vigée sera mon nom »	20
11 . West End	21
12. « How much are you worth ? »	21
13. Terre sans hommes	22
14. Winterweiden	23
15. Abbrill in Amerika	23
16. E Liedel ém Ried	23
LE RETOUR	24
17. « Cette force mystérieuse »	24
18. Jérusalem.....	25
19. Le défi	26
20. Par hasard.....	27
21. Entre la Basse-Alsace et la Haute-Judée.....	28
22. Leben in Jerusalem.....	28
FIDÉLITÉ ALSACIENNE	30
23. Le combat des origines	30
24. Parler alsacien en Alsace	30
25. Témoignage.....	31
26. La clef de l'origine	32
27. Soufflenheim	33

28. Schwàrzi sengessle flàckere ém wénd	35
29. Wénderôwefîr.....	36
30. Herbstlièdel	41
NOTES ET SUGGESTIONS POUR L'ÉTUDE DES TEXTES	43
BIBLIOGRAPHIE.....	52

LISTE DES CAHIERS DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION

1. Brève histoire linguistique de l'Alsace
2. L'Alsacien – s'Elsaesserditsch
3. Initiation à l'Histoire de l'Art en Alsace
4. Le temps de Noël - Wihnachtszit
5. Vivre dans nos langues – Zu unseren Sprachen leben
6. Das Narrenschiff
7. Aspects de la littérature bilingue en Alsace
8. Hans Baldung Grien en Alsace
9. À la découverte de Hans Arp
10. Lire Albert Schweitzer
11. Les industries métallurgiques en Alsace
12. Maxime Alexandre
13. André Weckmann

Ces publications ont bénéficié du concours financier du Conseil Régional d'Alsace et des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES

Les cahiers LCR sont des outils documentaires pour un travail de recherche. Ils sont proposés aux élèves qui ont choisi l'option **Langue et Culture Régionales** dans les Lycées et Collèges de l'Académie de Strasbourg. La collection de ces cahiers leur donne accès aux divers domaines du patrimoine culturel de notre région.



CAHIER N° 14

CLAUDE VIGÉE

Ne nous y trompons pas : ce qui confère à une langue populaire ses vraies lettres de noblesse, c'est le surgissement, depuis son tréfonds sonore, d'une poésie investie d'un sens universel, dans sa singularité historique, géographique, existentielle.

Revue alsacienne de littérature n° 17/18, 1987.

Jetz dröje n'ièhr wédder emool
mét éjere ajeni werder singe –

Les Orties noires, Flammarion, Paris, 1984.

Claude Vigée

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION B. GRASSER

C R D P S T R A S B O U R G

CONCEPTION ET RÉALISATION GRAPHIQUE DE LA COUVERTURE : L. HENCOU

ISSN : 0763-8604

ISBN : 2-86636-167-9

ISBN (2012) : 978-2-86636-423-6